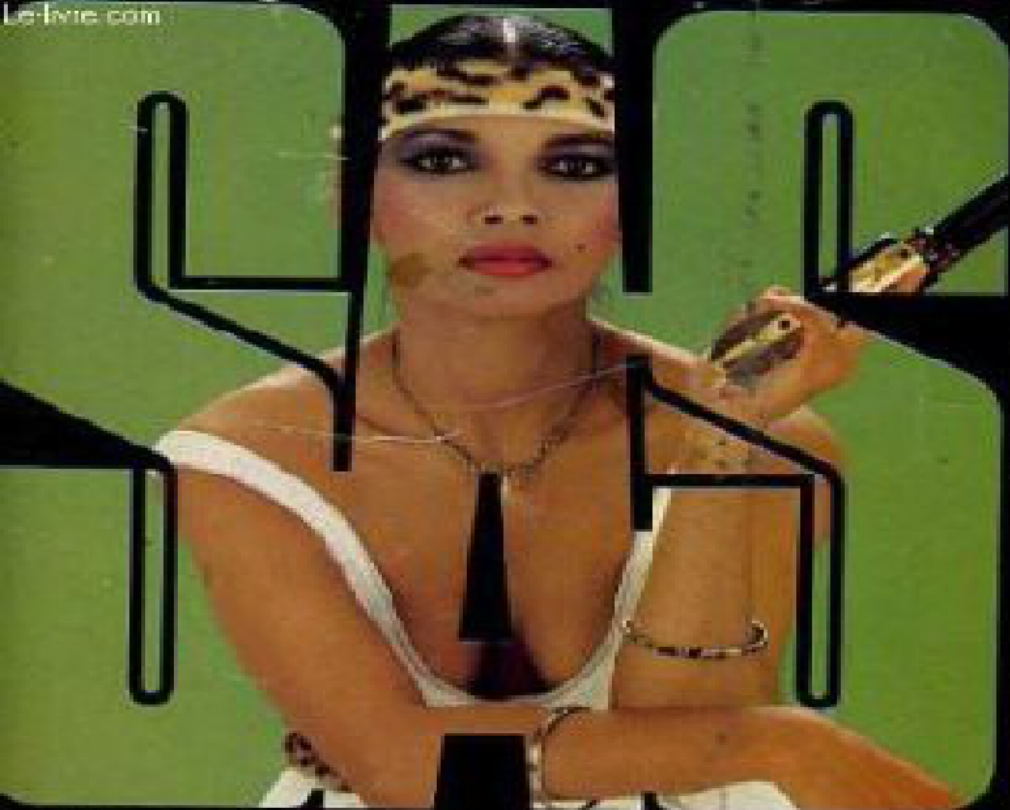


SAS [076] – Putsch à Ouagadougou

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



PUTSCH A OUAGADOUGOU

GERARD DE VILLIERS PLOM

Table des matières

[Start](#)

GERARD DEVILLIERS

LES AVENTURES DE SAS

PUTSCH A

OUAGADOUGOU

DU M ME AUTEUR

CHEZ LE M ME ...DITEUR

N[∞] 1 S.A.S.

¿ ISTANBUL

N[∞] 2 S.A.S.

CONTRE C.I.A.

N[∞] 3 S.A.S.

OP...RATION APOCALYPSE

N[∞] 4 SAMBA POUR S.A.S.

N[∞] 5 S.A.S.

RENDEZ-VOUS ¿ SAN FRANCISCO

N[∞] 6 S.A.S.

DOSSIER KENNEDY

N[∞] 7 S.A.S.

BROIE DU NOIR

N[∞] 8 S.A.S.

AUX CARAœBES

N[∞] 9 S.A.S.

¿ LêOUEST DE J...RUSALEM

N[∞] 10 S.A.S.

LêOR DE LA RIVI»RE KWAœ

N∞ 11 S.A.S.

MAGIE NOIRE ¿ NEW YORK

N∞ 12 S.A.S.

LES TROIS VEUVES DE HONG KONG

N∞ 13 S.A.S.

LêABOMINABLE SIR»NE

N∞ 14 S.A.S.

LES PENDUS DE BAGDAD

N∞ 15 S.A.S.

LA PANTH»RE DêHOLLYWOOD

N∞ 16 S.A.S.

ESCALE ¿ PAGO-PAGO

N∞ 17 S.A.S.

AMOK ¿ BALI -

N∞ 18 S.A.S.

qUE VIVA GUEVARA

N∞ 19 S.A.S.

CYCLONE ¿ LêONU

N∞ 20 S.A.S.

MISSION ¿ SAœGON

N∞ 21 S.A.S.

LE BAL DE LA COMTESSE ADLER

N∞ 22 S.A.S.

LES PARIAS DE ÅYLAN

N[∞] 23 S.A.S.

MASSACRE ¿ AMMAN

N[∞] 24 S.A.S.

REQUIEM POUR TONTONS MACOUTES

N[∞] 25 S.A.S.

LêHOMME DE KABUL

N[∞] 26 S.A.S.

MORT ¿ BEYROUTH

N[∞] 27 S.A.S.

SAFARI ¿ LA PAZ

14[∞] 28 S.A.S.

LêH...ROœNE DE VIENTIANE

ï

N[∞] 29 S.A.S. BERLIN CHECK POINT CHARLIE N[∞] 30 S.A.S. MOURIR
POUR

ZANZIBAR

DE SINGAPOUR REBOURS EN RHO-

N[∞] 31 S.A.S.

N[∞] 32 S.A.S.

N[∞] 33 S.A.S.

N[∞] 34 S.A.S.

N[∞] 35 S.A.S.

N[∞] 36 S.A.S.

N[∞] 37 S.A.S.

N[∞] 38 S.A.S.

N[∞] 39 S.A.S.

N[∞] 40 S.A.S.

N[∞] 41 S.A.S.

N[∞] 42 S.A.S.

N[∞] 43 S.A.S.

N[∞] 44 S.A.S.

N[∞] 45 S.A.S.

N[∞] 46 SAS

N[∞] 47 S.A.S.

N[∞] 48 S.A.S.

N[∞] 49 S A S.

N[∞] 50 S.A.S.

N[∞] 51 S.A.S.

N[∞] 52 S.A.S.

N[∞] 53 S.A.S.

N[∞] 54 S.A.S.

N[∞] 55 S.A.S.

N[∞] 56 S.A.S.

N[∞] 57 S.A.S.

N[∞] 58 S.A.S.

N[∞] 59 S.A.S

N[∞] 60 S.A.S.

N[∞] 61 S.A.S.

N[∞] 62 S.A S

N[∞] 63 S A S

N[∞] 64 SAS.

N[∞] 65 S.A.S.

LêANGE DE MONTEVIDEO

MURDER INC. LAS VEGAS

RENDEZ-VOUS ¿ BORIS GLEB

KILL HENRY KISSINGERê

ROULE1TE CAMBODGIENNE

FURIE ¿ BELFAST

GU PIER EN ANGOLA

LES OTAGES DE TOKYO

LêORDRE R»GNE ¿ SANTIAGO

LES SORCIERS DU TAGE

EMBARGO

LE DISPARU

COMPTE ¿

D...SIE

MEURTRE ¿ ATH»NES

LE TR...SOR DU N...GUS

PROTECTION POUR TEDDY BEAR

MISSION IMPOSSIBLE EN SOMA-

LIE

MARATHON ¿ SPANISH HARLEM

NAUFRAGE AUX SEYCHELLES

LE PRINTEMPS DE VARSOVIE

LE GARDIEN DÉISRA...L

PANIqUE AU ZAœRE

CROISADE ¿ MANAGUA

VOIR MALTE ET MOURIR

SHANGHAœ EXPRESS

OP...RATION MATADOR

DUEL ¿ BARRANqUILLA

PI»GE ¿ BUDAPEST

CARNAGE ¿ ABU DHABI

TERREUR AU SAN SALVADOR

LE COMLOT DU CAIRE

VENGEANCE ROMAINE

DES ARMES POUR KHARTOUM

TORNADE SUR MANILLE

LE FUGITIF DE HAMBOURG

N∞ 66 S.A.S.

N∞ 67 S A.S

N∞ 68 S.A.S.

N∞ 69 S.A.S.

N∞ 70 S.A.S.

N∞ 71 SAS.

N[∞] 72 S.A.S.

N[∞] 73 S.A.S.

N[∞] 74 S.A.S.

N[∞] 75 S.A.S.

OBJECTIF REAGAN

ROUGE GRENADE

COMMANDO SUR TUNIS

LE TUEUR DE MIAM!

LA FILIÈRE BULGARE

AVENTURE AU SURINAM

EMBUSCADE à LA KHYBER PASS

LE VOL 007 NE R...POND PLUS ~LES FOUS DE BAALBEK LES
ENRAG...S D'AMSTERDAM

L'IRR...SISTIBLE ASCENSION DE MOHAMMAD

REZA, SHAH D'IRAN

LA CHINE SÈ...VEILLE

LA CUISINE APHRODISIAQUE DE S.A.S.

AUX PRESSES DE LA CIT...

PAPILLON ...PINGL...

LES DOSSIERS SECRETS DE LA BRIGADE MONDAINE

LES DOSSIERS ROSES DE LA BRIGADE MONDAINE

AUX ...DITIONS DU ROCHER

G...RARD

DE VILLIERS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé

que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Plon/Gérard de Villiers, 1984.

ISBN : 2-259-01207-8.

CHAPITRE PREMIER

La première goutte de pluie s'écrasa sur l'épaule gauche de Malko alors qu'il émergeait sur la passerelle du DC 10. Une fraction de seconde plus tard, l'averse tropicale se déchaîna, trempant sa chemise en quelques secondes. Le temps de descendre les marches d'acier, il était à tordre. Le rideau de pluie dégringolant du ciel plombé, bas et menaçant, noyait le paysage sous un brouillard gris, tre et tiède. L'eau du ciel, en touchant le sol brûlant, se transformant aussitôt en vapeur, donnant l'impression d'un gigantesque sauna. On avait prévenu Malko que juin voyait le début de la saison des pluies à Ouagadougou, riante capitale d'un des pays les plus pauvres du monde, mais il n'en espérait pas tant... Mêlé aux autres passagers, il piqua un sprint jusqu'à la petite aérogare décrépite.

Un charter venu de France déversait en même temps ses occupants. Les deux groupes se rejoignirent dans une bousculade insensée, dégoulinant de sueur dans la chaleur lourde et poisseuse. Débordés, les soldats affectés au contrôle de police continuaient néanmoins à examiner chaque passeport avec une minutie maniaque et inquiète, à raison de dix minutes par document...

Sans la moindre agressivité d'ailleurs, les Voltaïques étant réputés pour leur gentillesse. Malko calcula qu'à ce rythme, il verrait le soleil se coucher sur l'aérogare...

8 PUTSCH A QU'ADOUGOU

Une immense banderole surplombait les arrivants trempés, d'un mur à

l'autre: ' La Patrie ou la mort. Nous vaincrons. 'a

Il n'était pas précisé qui. Probablement le Monstre né de l'union de l'Impérialisme et du Colonialisme. Maiko se retourna, scrutant les arrivants et repéra facilement les têtes de Chris Jones et de Milton Brabeck. Les deux gorilles de la CIA avaient laissé pousser leurs cheveux, arboraient des chemises à fleurs, des appareils-photos, des sacs à dos et des passeports canadiens presque vrais. Le tout fourni par le Département des Opérations de la Company (1). Ils étaient arrivés par le charter.

Evidemment, c'était ennuyeux de faire voyager le même jour Maiko et ses '

baby-sitters 'a, mais Ouagadougou, depuis la Révolution, n'était plus desservie à partir de l'Europe que deux fois par semaine et le temps pressait.

Devant Malko, un Suisse, transpirant comme un damné, récupéra enfin son passeport et lui laissa sa place. Il voyageait sous son vrai nom avec, comme couverture, le réseau commercial de Mercedes. Une marque connue en Afrique. Le soldat noir semblait épuisé. Il examina à peine le passeport, tamponna à tort et à travers et le rendit à son propriétaire. Les valises étaient arrivées depuis longtemps. Maiko retrouva la sienne, puis émergea devant une foule animée qui attendait les arrivants. Tout de suite, il repéra un jeune Noir brandissant une pancarte avec son nom. Ecartant tous les sollicite~irs offrant des taxis, et passant sans s'arrêter devant le desk Budget, il fendit la foule, arrivant près d'un comptoir, un peu à

l'écart.

- C'est là, patron! annonça son jeune mentor.

Un gros homme au teint blafard, boudiné dans une chemise douteuse prête à

éclater, se précipita pour une poignée de main gluante.

-

Bienvenue en Haute-Volta, Mister Linge, dit-il.

PUTSCH A OUAGADOUGOU

9

Je suis Georges Vallos, de la Compagnie VoltaÔque de Locations de voitures.

Ses yeux de batracien exprimaient une servilité sans borne et une transpiration malsaine suintait de son visage comme sêil était terrorisé en permanence. Malko pensa que ce nêétait pas le stringer (1) ^a dela CIA le plus reluisant quêil ait eu à connaître. Vallos passa une main distraite dans ses cheveux noirs huileux et désigna à Malko une grosse Datsun jaune toute cabossée qui semblait sortir dêune course de stock-cars.

- Voilà votre voiture. Le boy va vous accompagner pour vous montrer le chemin. Vous êtes au Silmande, je crois?

- Exact, dit Maiko. Il fait toujours ce temps-là? La pluie diminuait légèrement. Le loueur de voitures nêeut pas le temps de répondre. Une R 16

venait de passer en trombe et de stopper dans un grand crissement de freins. quatre hommes en jaillirent : un grand Noir au cr,ne rasé, un métis avec un béret rouge, une Kalachnikov à bout de bras et deux hommes de type méditerranéen.

Ils se ruèrent dans la foule, encadrant aussitôt un des passagers qui avait voyagé avec Maiko, un Noir de haute taille, bien habillé, avec des lunettes dêécaille et une petite moustache. Après une courte et violente altercation, les quatre hommes traînèrent le voyageur jusquêà la R 16 et le jetèrent sur le siège arrière. Le Noir au cr,ne rasé plongea à sa suite, les autres montèrent et la voiture redémarrâ en trombe. Lêincident nêavait pas pris une minute et personne nêétait intervenu, pas même les soldats gardant lêaérogare, arme à la bretelle. La valise du kidnappé demeurait posée à terre au milieu dêun cercle vide et les gens la contournaient, comme si elle avait été ensorcelée.

Maiko regarda Georges Vallos. Ses traits semblaient 10 PUTSCH A

QUA GADOUGOU

avoir fondu sous l'effet de la chaleur et deux grands plis tiraient sa bouche vers le bas.

-

qui est-ce? demanda-t-il.

Le gros homme regarda autour de lui et se pencha par-dessus son comptoir:

-

Le grand type, c'est Joseph Coulibaly, un ancien ministre, opposant au régime actuel. On lui avait dit qu'il pouvait regagner son pays sans problème.

Encourageant. L'animation avait repris, mais le bagage de Joseph Coulibaly restait au milieu du passage, ignoré de tous.

-

Et les autres? demanda Maiko.

Georges Vallos sortit un grand mouchoir et se essuya le front d'un geste qui devait lui être familier. Il sembla à Maiko qu'il transpirait encore plus.

Du coin de l'œil, il aperçut Chris Jones et Milton Brabeck monter dans un vieux bus avec leurs compagnons de voyage.

-

Celui au béret rouge, le métis, souffla Georges, c'est Bangaré, un copain de Sankara, le nouveau président du pays. Un dangereux salaud. Il a tous les pouvoirs et fait régner la terreur. C'est un peu le Tonton-Macoute du régime. Il a amené avec lui un Stotsi^a (1) d'Afrique du Sud, celui au crâne rasé, un tueur. Les deux autres sont des Algériens, ses hommes de main. Ail-la-Pointe, le plus mince, et Mohand, l'autre.

-

quel est leur rôle exact? demanda Malko.

Ils servent de police politique, pour tous les sales boulots. Lors du dernier putsch, c'est eux qui ont liquidé plusieurs généraux.

-

Et celui qu'ils viennent d'arrêter?

Georges Vallos secoua la tête.

-

Sankara ne voulait pas le faire emprisonner officiellement, après ses déclarations l'invitant à rentrer... Alors, ils vont le mettre à

l'ombre discrètement.

PUTSCH A QU'ADOU

11

- Ils ne vont pas le tuer? objecta Maiko, sceptique.

Son interlocuteur eut l'air choqué.

- Oh non, ici, ils tuent très peu, ce sont des Mossis, des gens pacifiques... Bon, on se verra plus tard au Silmande, à mon bureau là-bas.

Voilà votre contrat de location, il y a quelque chose pour vous dedans.

Nouvelle poignée de main gluante. quand Maiko prit le volant de la Datsun, la valise du kidnappé était toujours là, comme un signal de détresse muet.

La Datsun cabossée possédait une climatisation, luxe inouï dans ce pays misérable. Le boy, pieds nus, assis à côté de Maiko, lorgna sa Seiko d'un air envieux.

- A droite, patron, dit-il.

Ils longeaient un quartier typiquement africain aux larges avenues non asphaltées. Maiko dut ralentir, englué par d'innombrables vélomoteurs, pétaradant à qui mieux mieux. On se serait cru à Saïgon, dix ans plus tôt.

Cent mètres plus loin, il freina brutalement. Deux mobylettes entrelacées se dressaient bizarrement au milieu de la chaussée. Leurs

propriétaires, accroupis sur le bas-côté, étalent engagés dans d'interminables palabres sur les responsabilités de l'accident... Ouagadougou ressemblait à une petite ville de province africaine, engourdie de chaleur et d'ennui.

L'aéroport se trouvait pratiquement en bordure des quartiers périphériques.

La pluie avait cessé, mais le ciel demeurait lourd et menaçant.

Un militaire les croisa, en vélomoteur, Kalachnikov en bandoulière : à part la gendarmerie et la présidence, il n'y avait pas de caserne et les soldats couchaient chez eux. Seuls, les commandos d'élite dévolus à la garde du Camarade-Président Sankara, ci-devant capitaine de l'armée voltaïque, avaient droit à des bâtiments militaires.

Ils émergèrent sur une grande route rectiligne, bordée à gauche de bosquets clairsemés. Un feu de signalisation planté au coin d'un sentier et de la voie où ils se

12 PUTSCH A OUAGADOUGOU

trouvaient passa au rouge et Maiko freina. Le boy adressa un sourire encourageant à Maiko

-

Ici, il y a feu rouge et pas de pouliche (1). Tu peux y aller, patron!

Le civisme de Maiko le poussa quand même à stopper. Aussitôt, le boy lança nerveusement:

-

Houhou, patron! Tu n'arrêtes pas!

-

Pourquoi? fit Maiko, étonné.

-

Hououou! fit le Noir d'une voix aiguë et effrayée, ici, patron, c'est très dangereux, il y a des voleurs partout. Ils attaquent ceux qui passent.

Le feu était toujours au rouge. Maiko allait néanmoins suivre le

conseil du boy lorsqu'il aperçut dans le sentier une voiture, portières ouvertes. Une R 16 noire. Le boy le tira par la manche

-

Y a feu vert, patron, y a feu vert!

Maiko n'écoutait plus, la gorge nouée, il venait de découvrir un spectacle affreux. Joseph Coulibaly, le Noir enlevé à l'aéroport était à genoux au milieu d'une petite clairière. Autour de lui, ses quatre agresseurs s'acharnaient à le frapper, à coups de pieds, de poings et de crosse. Il avait le visage en sang et tombait sans cesse la face dans la poussière.

Chaque fois, l'un de ses bourreaux le redressait. De sa voiture, Malko entendait le son mat des coups faisant éclater les chairs. Ils étaient si occupés à leur tâche qu'ils ne prêtèrent même pas attention à la voiture arrêtée, dissimulée en partie par un gros arbre.

Soudain, le Noir au crâne rasé se détacha du groupe, alla à la R 16 et en revint avec un jerrican dont il déversa le contenu sur le corps inanimé.

L'homme torturé se remit alors à quatre pattes, puis debout, titubant, essuyant le sang et le liquide qui lui coulaient dans les yeux. Puis, il partit d'une démarche d'automate vers la grande route. Étrangement, les quatre hommes le

PUTSCH A QU'ADOUGOU

laissaient faire. Maiko eut le temps de les détailler. Le métis avait le nez aplati et des yeux saillants, avec

r

grande bouche de poisson et le teint vraiment très clair. Le Stotsi avec son crâne rasé, ses traits épais et sa peau d'un noir de jais, incarnait la brutalité animale.

Un des Arabes, celui que Georges Vallos avait aperçu à Ah-la-Pointe, arborait un visage en lame de couteau avec un nez cassé et des cheveux frisés. Son compagnon plus trapu, aurait pu passer pour un Portugais avec cheveux lisses et ses traits réguliers. Coulibaly parcourut quelques mètres puis, Maiko, tétanisé

d'horreur, vit Stotsi ramasser un vieux pneu qui traînait là. Il rejoignit, sa

victime, leva le pneu, et lui passa la tête de~ l'enfonçant autour de son torse presque jusqu'à la ta bloquant ses bras le long du corps. Ensuite, il recula sortit un briquet de sa poche.

Maiko ouvrit sa portière pour bondir dehors. Il n eut pas le temps d'émerger de la Datsun. Le boy s'était sur lui et l'avait ceinturé, criant d'une voix suppliante

- Non, patron, n'en va pas, y vont nous tuer a~ Il avait une force étonnante, décuplée par la peur paralysait Malko. Là-bas, le grand Noir avait roulé journal en torche et venait de l'allumer avec briquet. Le bras tendu, il s'approcha de Joseph qui bégayait qui essayait de se débarrasser de son carter caoutchouc. Les flammes touchèrent le prisonnier, eut un 'vlouf^a

sourd et l'homme s'enflamma contre une torche, brûlant des pieds à la tête.

*

**

La torche vivante se mit à courir avec des hurlements atroces, se cognant aux arbres, tombant, se relevait~ essayant d'éteindre les flammes en se roulant sur le sol. Ses cris inhumains donnaient la chair de poule à Ma Le. Le boy poussa un gémissement étranglé, maintint Maiko à l'intérieur de la voiture.

14 PUTSCH A OUAGADOUGOU

-

La pouliche, dit-il, va chercher la pouliche...

Une atroce odeur de chair calcinée fut rabattue par le vent vers la voiture. L'homme tentait de se frotter à un tronc d'arbre, à la fois pour éteindre les flammes qui le dévoraient et pour se débarrasser du pneu lui immobilisant les bras. Il n'y parvint pas, fit encore quelques pas et tomba à genoux, déjà presque asphyxié. Puis, lentement, il plongea en avant, tandis que sa chevelure achevait de se consumer. Plus rien au monde ne pouvait le sauver. Maiko se souvint des bonzes vietnamiens qui avaient fait basculer le régime de Diem, un quart de siècle plus tôt, en s'immolant par le feu. Les trois autres agresseurs étaient remontés dans la R 16. Le grand Noir au crâne rasé s'approcha lentement de sa victime. Maiko pouvait voir ses traits grossiers

absolument inexpressifs. Il s'arrêta et son regard se posa sur la Datsun. H se retourna vers la R 16 et cria quelque chose. Le boy entra alors en transe. Il se mit à secouer Maiko, en criant d'une voix hystérique

-

On fout le camp, patron! On fout le camp...

Personne ne bougea dans la R 16. Le Stotsi s'approcha de l'homme inanimé, allongé sur le ventre, encore secoué de brefs sursauts... Puis, il sortit de sa ceinture une très fine tige d'acier rigide longue d'une quarantaine de centimètres. Il la balança quelques instants au-dessus du dos de l'agonisant, comme s'il cherchait l'endroit où l'enfoncer. Enfin il en posa la pointe sur la colonne vertébrale en dessous de la nuque.

Maiko vit les muscles de son bras droit se gonfler, ses membranes se crispèrent sous l'effort et la tige plongea de dix centimètres dans la colonne vertébrale du mourant, transperçant la moelle épinière, le tuant sur le coup.

Joseph Coulibaly eut un violent sursaut qui le tendit en arc de cercle, puis retomba. Son assassin retira la tige d'acier, l'essuya à son jean et la remit en place le long de sa jambe. Puis, sans se presser, il regagna la R 16 qui

PUTSCH A OUA GADOUGOU

15

démarra et s'éloigna dans le sentier, disparaissant au milieu des arbres.

Maiko s'écroula, secoué par cette scène atroce. Mécaniquement, il remit en route. Le boy, gris de terreur, claquait littéralement des dents.

Un peu plus loin, il aperçut sur sa droite la masse du Silmande qui ressemblait, avec sa peinture ocre, à une grosse termiteière plantée au bord du barrage numéro 3, un des lacs artificiels entourant Ouagadougou. A peine eut-il stoppé sous l'auvent que le boy s'enfuit comme s'il avait le diable à ses trousses. Tandis qu'on prenait ses bagages, Maiko se répétait mentalement ce que les gens de la CIA lui avaient dit à Vienne : ' Votre mission à Ouaga va se dérouler sans problèmes. Ce sont des gens extrêmement pacifiques. ^a

Il avait encore dans les narines l'odeur abominable de la chair humaine calcinée.

CHAPITRE II

La douche n'avait pas lavé l'horreur du souvenir encore vivace dans la mémoire de Maiko. Etendu sur son lit, il essayait de chasser de son esprit la scène atroce qui s'y était gravée. Dès qu'il fermait les yeux, il revoyait la tige de métal s'enfoncer dans la moelle épinière de l'homme à

terre.

Depuis son arrivée à l'hôtel, il tentait d'évaluer l'impact de cet acte barbare sur sa mission. Certes, cela pouvait être que la bavure^a d'un régime sanguinaire comme l'Afrique en comptait tant. Visiblement, les quatre tueurs ne s'étaient pas intéressés à lui. Cependant, leur existence même consistait une menace grave. Le régime du capitaine Sankara n'était pas aussi désarmé que semblait le croire la CIA.

Cela risquait de poser quelques problèmes... Il se leva, essayant de se changer les idées et s'approcha de la fenêtre dominant la grande piscine déserte. Comme l'hôtel, d'ailleurs. Cernée d'une végétation luxuriante.

Depuis la Révolution d'août 83, les businessmen ne se bousculaient pas en Haute-Volta.

Au-delà du barrage numéro 3, Maiko pouvait voir tout Ouagadougou, c'est-à-dire pas grand-chose. quelques bâtiments modernes émergeant de la verdure, qui se confondaient presque avec la savane environnante. Cette ville plate ressemblait à un parc, avec ses grandes

18

PUTSCH A OUAGADOUGOU

avenues bordées de calceas et de nérés. Il alla fermer la porte à clef, mit la chaîne et prit le porte-folio en plastique rouge contenant les documents de location de la Datsun. Il dut tout vider avant de découvrir un papier plié en quatre. Un plan englobant toute la zone résidentielle au sud-est de l'avenue d'Oubritenga, la grande artère qui allait du barrage numéro 3 à la place des Nations Unies, en plein centre. Un trapèze englobant le palais présidentiel, la Présidence, la Radio-Télévision et surtout le Conseil de l'Entente, là où avait élu

domicile le capitaine Sankara, depuis son putsch réussi. Une sorte de parc contenant une demi-douzaine de villas, destinées en principe aux hôtes des différents pays africains. C'est dans ce domaine que Sankara avait établi son OG, protégé

par des troupes déélite et quelques blindés. Celui qui s'emparait de ce périmètre tenait la ville et le pays.

Maiko se pencha sur la carte. Sept traits noirs barraient différentes voies donnant accès au Conseil de l'Entente. Deux sur le boulevard de la République:

juste avant son embranchement avec l'avenue d'Oubritenga, et ensuite, en face de l'immeuble Radio-Télé, un sur la rue 506, deux sur l'avenue du Général-de-Gaulle, surtout la petite avenue 352 à quelques mètres de l'entrée nord du Conseil de l'Entente. Plus, un autre en face du palais présidentiel. Toute circulation à pied ou en voiture était interdite à

l'intérieur des barrages, sauf aux porteurs de laissez-passer.

Une note manuscrite, au crayon, en bas du plan, précisait: Attention, interdiction de se promener devant l'entrée principale du Conseil de l'Entente, boulevard de la République, même avec un laissez-passer, les soldats tirent à vue...^a D'autres annotations soulignaient chaque barrage, de la même écriture. ' Barrage boulevard de la République côté Oubritenga: quatre hommes avec un FM et des Kalachs, relevés toutes les six heures. Une radio.

PUTSCH A OUAGADOUGOU

19

quatre blindés brésiliens Cascabel en face du Conseil de l'Entente. Les équipages sont rarement à l'intérieur à cause de la chaleur^a.

Tout était détaillé. Du travail minutieux, indispensable à une action de commando. Maiko fit le compte des points d'appui: une quarantaine d'hommes et sept armes automatiques, plus les blindés. On pouvait en venir à bout, à

condition d'agir par surprise. Il plia le papier et le cacha dans une fausse bombe de crème à raser dont le fond se dévissait. Le gros Georges Vallos avait bien travaillé. Mais il restait de multiples points à régler.

La CIA ne s'était lancée qu'avec regret dans l'opération de récupération de la Haute-Volta, freinée par les réticences du chef de station de la Company à

Ouagadougou, Eddie Cox, exigeant que tout se passe pratiquement sans effusion de sang. La mission de Maiko était un peu floue : coordonner les différents éléments du coup d'État et finalement déclencher l'action s'il estimait que les chances étaient bonnes. Rien n'aurait sûrement été

déclenché sans l'insistance d'un officier voltaïque exilé, le colonel Ouedraogo, replié en Côte-d'Ivoire, qui clamait avoir encore de nombreux partisans dans l'armée et pouvoir renverser d'une chiquenaude le régime marxiste du capitaine Sankara. Les analystes de Langley avaient longuement hésité, pour finalement donner leur feu vert, à une condition : le putsch anti-Sankara devait s'effectuer uniquement avec des Voltaïques, à

l'exception de Malko et de ses 'babysitters' ^a. En cas d'échec, on pourrait toujours dire qu'il s'agissait d'un complot intérieur.

Il avait ensuite fallu convaincre le directeur général de la CIA. Le desk Afrique ^a avait pondu une synthèse expliquant que le basculement définitif de la Haute-Volta dans le camp marxiste pouvait créer une situation dangereuse, selon la théorie des 'dominos' ^a. Pays pauvre de sept millions d'habitants, la Haute-Volta

PUTSCH À OUAGADOUGOU

avait des frontières communes avec six pays: le Niger, le Mali, la Côte-d'Ivoire, le Bénin, le Togo et le Ghana. Formidable base de départ potentielle pour des actions subversives.

Du coup, la vieille Company avait bouffé du lion. La Direction des Opérations avait programmé l'opération, sous réserve de certaines confirmations. Entre autres, un rapport d'agents de la CIA infiltré dans le Peace Corps (1) sur l'état d'esprit des Voltaïques. Avec surtout, une consigne absolue: ne pas se faire prendre. que jamais on ne puisse brandir aux yeux du monde effarouché un 'mercenaire' ^a américain. C'est tout juste si on n'avait pas distribué des pilules de cyanure à Chris Jones et Milton Brabeck, volontaires, et seuls citoyens américains dans cette noire galère.

Le téléphone sonna. C'était la voix empreinte de servilité de Georges Vallos:

-
Je voulais savoir si vous étiez content de la voiture, Mister Linge. Je suis dans le hall.

-
Je descends, dit Maiko.

A peine fut-il sorti de l'ascenseur que le gros homme se précipita sur lui, avec un sourire dégoulinant et demanda à voix basse:

-
«a allait?

-
Parfait, dit Malko. Vous vous l'êtes procuré comment?

Georges Vallos se rengorgea.

-
Je l'ai reconstitué moi-même, avec des informations recueillies de différentes sources. C'est bon pour huit jours.

Il avait vraiment la tête d'un traître hollywoodien avec son teint blafard, son sourire cauteleux et sa perpétuelle transpiration... Maiko allait lui parler de l'horrible meurtre auquel il avait assisté quand le PUTSCH A OUAGADOUGOU

21

Le directeur de l'hôtel, un grand Allemand aux cheveux en brosse, s'approcha d'eux.

-
Bienvenue à Ouaga, Mister Linge, dit-il. Je voulais vous recommander de faire très attention au couvre-feu... Ils ont tué une vingtaine de personnes déjà. A partir de minuit et demi, ils allument tout ce qui bouge. Même les médecins ne veulent plus sortir la nuit...

-

Je ferai attention, promet Maiko.

Georges Vallos s'était éclipsé, appelé dans son bureau au sous-sol. Maiko en profita pour filer dans la salle à manger se caler l'estomac. En attendant qu'un garçon daigne se manifester, il récapitula mentalement les étapes de sa mission.

D'abord, la préparation du putsch. Lever la dernière hypothèse concernant l'état d'esprit des Voltaïques en récupérant le rapport établi par les gens de la CIA infiltrés dans le Peace Corps. Donc un contact qui comportait un peu de risques. Ensuite, recueillir le maximum d'informations sur le côté

militaire de l'affaire. Ce qu'il avait commencé à faire, à travers Georges Vallos. Encore un contact avec le chef de Station de la CIA à Ouaga, afin de coordonner les différents éléments de l'opération. Ce dernier allait assurer, grâce à ses moyens radio, la liaison avec le colonel putschiste.

Il

fallait également prévoir la logistique. L'idée du colonel Ouedraogo était simple : revenir clandestinement en Haute-Volta, rejoindre un groupe d'officiers et de soldats opposés au régime marxiste du capitaine Sankara qui se trouvaient dans une base militaire, à Pô, environ cent cinquante kilomètres de Ouagadougou, pour ensuite marcher sur la capitale et renverser par surprise le Camarade-Président Sankara.

Seulement, pour cela, il fallait un moyen de transport. Dans ce pays misérable, Budget ne louait pas encore de camions comme ailleurs. Autre problème pour Maiko. Une fois tout résolu, ce serait encore à lui de faire la jonction avec le colonel Ouedraogo. Et la véritable 22 PUTSCH A OUAGADOUGOU

action commencerait. L'arrivée du colonel avait été prévue pour le samedi suivant. Maiko disposait de cinq jours pour tout préparer.

Chris Jones et Milton Brabeck risquaient d'avoir à intervenir dans cette dernière phase. Leur présence à Ouaga avait pour but d'assurer à Maiko et au colonel Ouedraogo une protection rapprochée efficace et sûre.

Dans le silence de la salle à manger déserte, Maiko repensa à la scène horrible à laquelle il avait assisté. Cela jetait une ombre sinistre et menaçante sur leur projet. Car il était avant tout responsable de la

sécurité de toute l'opération. Or, le plan avait été établi dans l'hypothèse d'une absence presque totale de contre-espionnage, du côté

voltaïque... Ce qu'il avait vu tendait à le faire changer d'opinion. Il dut se forcer pour commander un poulet au pilli-pilli. Se disant que demain serait un autre jour.

*

**

On aurait pu faire cuire un poulet dans la Datsun exposée en plein soleil depuis l'aube, sur le parking du Silmande. Douze heures de sommeil avaient retapé Maiko, sans lui ôter le souvenir de l'abominable meurtre de la veille. Il traversa la fournaise avec son couvercle de nuages noirs.

A la réception, il avait trouvé une invitation à un dîner donné le soir par le concessionnaire Mercedes, 'Honorable Correspondant' ^a de la CIA, Monsieur RoUet. Tout se déroulait donc comme prévu.

Une chaleur inhumaine montait du bitume et, Malko, en eau, décida de rouler glaces ouvertes, avec la climatisation. Avant son dîner, il avait d'autres contacts à prendre.

Des dizaines d'éventaires de marchands ambulants occupaient les bas-côtés de l'avenue d'Oubritenga, le long de l'hôpital, vendant de tout, du Perrier aux

PUTSCH A qUA GADOUGOU

23

compresses et aux brochettes. L'hôpital ne fournissait strictement rien aux malades. En passant, Malko put vérifier que les barrages de soldats dans les deux rues se jetant dans l'avenue étaient bien à la place mentionnée sur son plan. Seul signe tangible de la Révolution avec le nouvel emblème de l'Etat Révolutionnaire Voltaïque:

une binette et une Kalachnikov croisées sur fond rouge! Il tourna à gauche, rejoignant l'avenue de l'Indépendance, la voie la plus large de Ouaga. Au bout, le palais présidentiel inoccupé ressemblait à un gros hôtel particulier, rose et blanc, gardé par une automitrailleuse et quelques soldats affalés sous le soleil.

En ville, la poussière et la chaleur vous prenaient à la gorge. Il descendit la majestueuse avenue de l'Indépendance, bordée des principaux ministères et bâtiments officiels et tourna à droite dans l'avenue Ouezzin, pour stopper devant l'Hôtel de l'Indépendance, dont l'entrée était encadrée par des galeries marchandes donnant sur l'avenue. Une banderole lue au-dessus de l'entrée proclamait triomphalement ' l'hôtel est ouvert 'a.

Ce qui n'était en effet pas vraiment évident... Après vingt-quatre ans de bons et loyaux services, l'Indépendance ressemblait plus à une ruine qu'à

un palace. Malko traversa le hall, débouchant dans le jardin entourant la piscine. Un panneau planté près de la piscine annonçait Séminaire du Peace Corps 'a. De fait, les abords de la piscine et le jardin grouillaient de robustes jeunes, des deux sexes, étalés un peu partout. Sans se presser, Maiko commença à se promener entre les groupes, de façon à ce qu'on le voie bien. Ceux qui l'attendaient avaient eu sa photo et connaissaient l'heure du rendez-vous. Il revint ensuite vers la galerie marchande et se mit à fl

ner devant les boutiques proposant toutes sortes d'horreurs folkloriques.

Il y avait sûrement des mouchards dans le coin. Il était plongé dans la contemplation de boubous multicolores lorsqu'il sentit une présence près de lui. Il tourna la tête,

24 PUTSCH A OUAGADOUGOU

et aperçut d'abord un T-shirt blanc tendu par une lourde poitrine sans soutien-gorge, puis le visage semé de taches de rousseur d'une jeune femme avec un nez retroussé et une grosse bouche presque négroïde. Pas plus de vingt-cinq ans. Le corps épanoui et sain, à la peau lisse comme du satin.

Elle sourit à Maiko et sa lèvre supérieure se releva un peu, en une mimique provocante et pleine de sensualité.

C'était une splendide JAP (1), comme disent les New-Yorkais.

-

Hello! dit-elle d'une voix musicale.

Deborah Prager avait été ´ plantée ^a dans le Peace Corps par la Company depuis deux ans. Après un doctorat de français, une formation accélérée de transmissions et de soins paramédicaux. Arrivée en Haute Volta, un an plus tôt, avec de sérieuses connaissances de moré, la langue mossi, elle le parlait maintenant parfaitement. Fille d'un officier de la CiA, elle se passionnait pour cette double vie. Son regard enveloppa Maiko curieux, s'attardant aux yeux dorés et son sourire s'allongea encore.

-

Bonjour, dit Maiko.

-

«a fait plaisir de voir un vrai Blanc, dit-elle à voix basse.

Il

prit un boubou et s'amusa à le nouer autour de sa taille. Puis un autre et des colliers, sous l'oeil ravi du marchand qui se précipita pour leur proposer des petites statues érotiques en bronze. Deborah en prit une représentant une femme chevauchée par-derrière par un Noir au membre impressionnant.

-

Je veux celle-là!

Maiko lui offrit en plus deux boubous et repartit avec elle vers le jardin.

La jeune femme esquissa quelques pas de reggae, à la grande joie des Noirs présents. Si mouchards il y avait, ils ne verraient qu'un touriste
PUTSCH A OUAGADOUGOU

25

seul s'installèrent à une table à l'ombre.

-

Deux Flag, commanda l'autorité la jeune Peace Corps.

La bière locale, guère plus forte qu'un jus de fruits. Maiko observait

Deborah Prager. C'est elle qui avait été chargée par la Company de faire la synthèse des informations recueillies par les soixante membres du Peace Corps répartis en Haute-Volta. Un des éléments de décision de sa mission.

Deborah leva son verre avec un sourire.

-

A la civilisation!

- Vous venez d'où? demanda Malko. Elle eut un geste vague.

-

Le nord. Le Sahel, là où l'homme meurt de faim. Gorum-Gorum, la ville la plus au nord. quelques baraques en plein désert, avec des chameaux et des nomades musulmans. Un seul Blanc, chargé de garder un relais, qui se nourrit de sardines trempées dans la bière. Tous les deux jours, il essayait de me violer...

Maiko ne put s'empêcher de rire. Deborah semblait tellement relax. qu'une fille splendide comme elle puisse s'enfermer dans un désert, cela demandait un sacré dévouement.

-

J'ai le rapport, fit-elle. Vingt pages. Il est planqué dans ma chambre.

-

En gros, qu'est-ce qu'il dit?

-

90 % de la population est contre Sankara. Les chefs traditionnels d'abord, parce qu'il veut les dépouiller de leur pouvoir. Les marabouts aussi : il a juré publiquement de les faire travailler. Et la population parce qu'ils sont encore plus pauvres qu'avant. Ils ne peuvent même plus nourrir leurs troupeaux... J'ai tout ça en détail. Mais il y a mieux!

-

quoi?

Deborah eut un rire sensuel et joyeux.

- Eh bien, dit-elle, à Gorum-Gorum, il y a une garnison de deux cents soldats environ. Dirigés par un capitaine anti-Sankara. J'ai beaucoup parlé avec lui. Il a une profonde admiration pour notre colonel Ouedraogo... Il suffirait qu'il débarque là-bas pour qu'ils le suivent tous. Ils sont gonflés, autant qu'on peut l'être en Afrique.

-

C'est intéressant, dit Maiko, mais cela pose quelques problèmes.

L'acheminement, d'abord. Combien de temps de Gorum-Gorum à Ouaga?

Deborah perdit son sourire.

-

Environ deux jours, s'il ne pleut pas.

-

La saison des pluies commence, remarqua Maiko.

Deborah acheva sa Flag, puis releva la tête, l'oeil vert pétillant.

-

Je ne vous ai pas tout dit. J'ai une idée. A quarante kilomètres au nord de Gorum, à Falagunto, il y a une piste d'envol abandonnée, construite par des chercheurs de pétrole. La latérite a séché et elle est toujours bonne. Le jour J, on pourrait y poser un Hercules. Il n'y a personne là-bas, pas de radio.

-

Ça viendra-t-il? demanda Maiko, suffoqué.

-

Je n'en sais rien, mais ce ne doit pas être un problème.

-

Et ensuite?

-

Ensuite, ils embarquent sur l'Hercules. Et une heure plus tard, ils sont à Ouagadougou.

Maiko regarda autour de lui. Si les clients de l'indépendance avaient pu deviner cette conversation délirante...

-

Et vous allez le poser où votre gros oiseau? Avenue de l'Indépendance?

-

Où on pose d'habitude les avions, fit Deborah. Sur l'aéroport.

-

Et la tour de contrôle? Ils vont le repérer.

-

Pas avant qu'il ne soit en approche finale, contra triomphalement Deborah Prager. Il n'y a pas de radar à l'aéroport de Ouaga. L'Hercules pourra se faire passer

pour un avion d'une autre compagnie. Comme les Israéliens à Entebbe.

Maiko retint un sourire.

-

OK, supposons qu'il se pose. Ensuite?

-

Ensuite, fit-elle, le détachement s'empare de Sankara, de la radio, du Palais et, comme on dit ici, 'y a bombance ^a...

Même en Afrique un coup d'Etat demandait un minimum de sérieux. Deborah n'avait pas l'air de savoir ce qu'était un incident diplomatique. quand les gens du Renseignement se mêlaient de l'Action, ce n'était jamais triste...

Devant l'expression de Malko la jeune femme hocha la tête.

-

Bon, j'éai compris. Cêest débile!

-

Non, seulement un peu trôp audacieux, corrigea Maiko.

Au fond, ce nêétait pas très éloigné du plan du colonel Ouedraengo. Le regard de Maiko tomba surie T-shirt tendu par deux seins lourds entre lesquels coulait une rigole de transpiration. La jeune Américaine soupira.

-

Shit! quelle chaleur!

-

Pourquoi ne vous baignez-vous pas?

-

Je ne suis pas folle. Regardez.

Un jeune Peace Corps au torse maigre et blanc sêapprochait justement de la piscine. Il y trempa le pied puis le retira vivement. Recommença le même manège pour se laisser finalement glisser dans lêeau.

Il en ressortit dix secondes plus tard, comme sêil était poursuivi par une meute de piranhas, le visage convulsé de douleur. Malko observait la scène, médusé. On ne voyait rien dans lêeau limpide. Deborah riait de bon coeur.

-

quel est le truc? demanda-t-il.

-

Des court-circuits avec les hublots de lêéclairage sous-marin, expliqua la jeune femme, pliée en deux. On prend le jus dès quêon met le pied dans la flotte. Remarquez, ça a tué les crapauds...

28

PUTSCH A qUA GADOUGOU

Le Peace Corps retourna sur la pelouse et la piscine demeura vide sous

le soleil impitoyable. Maiko jeta un coup d'oeil à sa Seiko quartz. LI avait encore beaucoup à faire.

-

Je pourrais avoir ce rapport...?

Deborah lui glissa un regard plein de reproches, puis se leva.

-

OK, venez avec moi.

Malko la suivit. Ceux qui les voyaient penseraient qu'il était arrivé à ses fins. Deborah avait une chambre dans le grand bâtiment sur pilotis au fond du jardin. Encombrée de sacs, de vêtements, de cartons. Un vieux conditionneur laissait filtrer un filet d'air frais. La jeune femme farfouilla dans un sac et en sortit une liasse de papiers qu'elle jeta sur le lit:

-

Tenez, amusez-vous.

Il

dépliait les papiers quand elle fit tranquillement passer son T-

shirt par-dessus sa tête, révélant une poitrine en tout point conforme à ce qu'il imaginait. A un détail près : elle n'avait pas de bouts de seins.

Sans la moindre gêne, Deborah se débarrassa de son jean, tournant le dos à

Maiko et disparut dans la salle de bains.

Il

entendit des bruits d'eau tandis qu'il s'attaquait à son long rapport sur la mentalité des Voltoques. Il en avait parcouru trois pages, quand Deborah reparut, le bas du corps drapé dans une serviette. Elle s'assit à côté de lui.

-

Ce que ça fait du bien!

Leurs regards se croisèrent. Les yeux verts de la jeune femme brillaient.

Elle demanda d'une voix changée:

-

Vous êtes content?

-

Oui, dit Maiko, c'est du très beau travail.

-

Alors, vous voulez faire quelque chose pour moi?

-

Bien sûr. quoi?

Doucement, elle poussa les papiers et approcha sa PUTSCH A
OUAGADOUGOU

29

bouche épaisse de celle de Maiko. Presque sans bouger les lèvres, elle murmura:

-

Devinez!

Lorsqu'il chant le rapport, il emprisonna les deux seins lourds dans ses paumes.

Deborah ferma les yeux et sa langue vint au-devant de celle de Maiko.

Doucement, ils basculèrent sur le lit et la serviette tomba à terre.

Enlacés, ils continuèrent à faire connaissance. Deborah, haletante, dardait une langue aiguë comme celle d'un lézard partout où elle le pouvait. Son corps ondulait fiévreusement contre Maiko. Ses doigts se refermèrent autour de sa virilité avec un soupir ravi. Il s'égarait à son tour dans sa toison dorée, découvrant que le miel coulait d'elle comme de l'eau.

Elle poussa un soupir rauque.

-

Oh, viens! Viens!

Elle écarta sa main impatiemment, l'attirant sur elle. Il la pénétra d'une seule poussée, elle grogna et posa aussitôt ses mains à plat sur ses reins, comme pour le maintenir en elle. Son bassin se souleva, elle frottait son clitoris contre lui tandis que ses yeux se révulsaient. Le corps secoué de spasmes, elle se mit à jouir sans interruption, avec des r,les déagonisant, repliant les jambes, puis les laissant retomber comme foudroyée. Une raie verte apparut à travers ses paupières mi-closes et elle promena une main langoureuse sur le dos de Malko avec un sourire ravi.

-

C'était bon! qu'est-ce que j'avais envie! Caresse-moi la poitrine maintenant.

Il

trouva les pointes cachées dans les mamelons et commença à les malaxer doucement. De nouveau, Deborah ferma les yeux et très vite commença à bouger sous lui. quelques instants plus tard, il la chevauchait furieusement. Jusqu'à ce que, pris d'une inspiration subite, il la retourne. Docilement, elle cambra ses fesses dorées et il la pénétra ainsi à quatre pattes, la tête entre les mains. Deborah se mit à délirer, secouant la tête.

30 PUTSCH A OUAGADOUGOU

-

Oui, prends-moi comme une chienne! Plus fort) Le soleil de Gorum-Gorum aurait visiblement guén les cas les plus rebelles de frigidité.

Mis en appétit, Maiko voulut varier son plaisir, mais Deborah se raidit et le remit dans le droit chemin.

-

Je ne peux pas comme ça, dit-elle, ça me fait mal. Mais j'ai une copine qui adore, tu le lui feras devant moi. Je la tiendrai...

Stimulé par ce fantasme, Maiko explosa longuement au fond de son

ventre, salué d'un cri profond. Deborah s'allongea, le retenant en elle.

-

Reste, supplia-t-elle, il y a si longtemps que je n'ai pas eu un homme dans mon ventre... quelquefois, le soir à Gorum-Gorum, je rentrais avec une envie féroce de faire l'amour. Alors, je me jetais sur le coin de mon lit et en quelques secondes, je me faisais jouir en me caressant. Je laissais ma porte ouverte exprès et, ensuite, je restais dans la même position. Alors, je voyais mon boy dans le jardin qui sortait son sexe et commençait à se branler. Moi, je recommençais tout doucement à me caresser.

il criait ensuite dans la cour en jouissant. En même temps que moi. Il avait un truc énorme qui vomissait des torrents de sperme...

-

Tu n'avais pas peur qu'il te viole, ton boy? demanda Maiko.

-

Bien sûr que non! fit-elle, choquée. H était trop timide.

Un coup de tonnerre violent les fit sursauter : l'éorage. Trente secondes plus tard, c'était de nouveau le déluge... Ils se rhabillèrent et Maiko empocha le rapport. Avant de sortir de la chambre, Deborah noua ses bras autour de son cou et dit d'une voix amusée

-

Mister Linge. Je sais que vous n'avez plus besoin de moi et que vous me prenez pour une gourde, mais si vous repassez par ici, ça me fera plaisir de revoir vos drôles d'yeux dorés.

-

Merci, dit Maiko.

PUTSCH A qUA GADOUGOU

-

Vous savez ce que j'aimerais? demanda la jeune femme.

-

Dites?

-

Aller passer une semaine avec vous au Nêgor àDakar. Lêété au Sénégal, cêest superbe. On peut faire de la pêche au gros. En juillet, aller se balader àKabrousse, sur la Petite Côte, ou sêenfermer au Nêgor, se baigner et faire lêamour.

-

Alors, rendez-vous au Nêgor, le mois prochain, dit Maiko en souriant.

Ils se retrouvèrent dans le couloir humide. Chris et Milton devraient être quelque part dans lêhôtel, attendant des ordres. Maiko et Deborah débouchèrent dans

I

le hall, encombré de tous ceux qui fuyaient la tornade. Maiko aperçut à quelques mètres de lui le gros Georges Vallos, trempé lui aussi: leurs regards se croisèrent. Il sêattendait à ce que le Français lui adresse un signe de

~

reconnaissance, mais lêautre tourna vivement la tête et sêéloigna aussitôt. Maiko le suivit des yeux, intrigué et inquiet. Pour quelle raison le étranger ^a de la CIA était-il si prudent?

-

Tiens, tu connais le gros Georges? remarqua Deborah, qui avait suivi son regard.

-

Relation professionnelle, précisa Maiko.

La jeune Américaine lui glissa un regard amusé.

-

Je vois! Moi, je ne lui confierais pas dix dollars.

-

Je ne lui confie que ma vie, dit Maiko. Cela se négocie moins facilement.

Le gros Français avait disparu. Bizarre. Maiko ressentit une sensation de malaise, presque dêangoisse. Pourtant, cet incident minuscule pouvait avoir des tas dêexplications. La pression brève et tendre de Deborah ne dissipa pas sa gêne. Sêil commençait à voir des dangers partout, il nêen avait plus pour longtemps à être chef de mission.

CHAPITRE III

La nuit était tombée comme un rideau de fer, vidar~t les rues. La circulation anarchique des vélomoteurs et des scooters avait fait place à

un vide presque angoissant. Pourtant les innombrables feux rouges continuaient à fonctionner imperturbablement. Maiko passa devant lêénorme Maison du Peuple déserte surmontée de curieuses excroissances transparentes supposées remplacer la climatisation, désertée elle aussi. Du coup, la grande avenue Binger bordée de majestueux caliceas prenait une allure de Marienbad.

Malko tourna au bout dans lêavenue Moro Naba menant au stade. Une rangée de voitures garées en épi lui signalèrent la villa o~ il allait dîner. Après avoir franchi un portail, il découvrit un univers féérique, complètement inattendu dans cette ville sans gr,ce. Des projecteurs disséminés un peu partout éclairaient les frondaisons touffues dêun parc tropical, luxuriant, cernant une superbe piscine en forme de coeur!

Plusieurs tables étaient dressées en plein air, autour dêun somptueux buffet protégé des insectes par une moustiquaire. Dans un coin, un orchestre noir jouait un reggae doux pour quelques couples. Des gens discutaient un peu partout, un verre à la main. Une cinquantaine de personnes. Maiko avait à peine parcouru quelques mètres quêune silhouette se détacha dêun

34 PUTSCH A OUAGADOUGOU

groupe et vint vers lui: une blonde sculpturale avec un chignon sophistiqué, lêair altier tempéré par une grosse bouche rouge et une poitrine bronzée jaillissant du décolleté carré de sa robe longue noire et blanche.

Bonsoir, je suis Evelyne Rouet.

L'épouse de l'honorable Correspondant^a de la CIA. Maiko s'inclina sur la main tendue, confus devant cette élégance, de sa chemise de voile et de son simple pantalon délavé blanc. Evelyne Rollet avait un sourire éblouissant bien que distant et des yeux bleus enfoncés et un peu froids.

-

Bienvenue, dit-elle, je vais vous présenter à mon mari.

Ils trouvèrent Jacques Rollet - un homme de haute taille aux cheveux très noirs - près du buffet, un J & B-Coca, qui n'était sûrement pas son premier, à la main. Il accueillit chaleureusement Maiko, qui ne pouvait s'empêcher de guigner le fourreau noir et blanc. Evelyne, hélas, ~son devoir d'hôtesse accompli, glissa vers un autre groupe. Jacques Rollet, aussitôt, prit le bras de Maiko.

-

Venez, il y a ici un ami commun qui sera content de vous voir.

Un homme seul, grand et mince, l'air d'un étudiant prolongé avec ses cheveux gris bouclés comme un mouton, buvait seul, appuyé au plongoir de la piscine, un peu à l'écart.

-

Je crois que vous connaissez Eddie Cox, fit Jacques Rollet.

Le chef de station de la CIA et Maiko se serrèrent la main avec un sourire entendu. Discret, leur mentor retourna vers le buffet.

-

Bon voyage? demanda Eddie Cox.

-

Sans problèmes, dit Maiko.

Il attrapa une vodka glacée avec un jus de citron sur le plateau d'un garçon qui passait, tout en examinant les invités. quelques agréables créatures évoluaient dans

des robes légères, provocantes, sêennuyant visiblement, tandis que les hommes, agglutinés autour du bar, buvaient comme des trous, alternant le J

& B, le Moèt et les Flags.

Une petite société tropicale o' il devait se passer pas mal dêhorreurs.

-

Ici, nous ne risquons rien, assura Eddie Cox. Comme vous le constatez, il nêy a que des expatriés ^a...

Effectivement, à part lêorchestre, on ne voyait que des Blancs.

-

Pourquoi nêy a-t-il pas de VoltaÔques?

LêAméricain eut un sourire en coin.

-

Ils ont peur de se montrer et nêont pas dêargent pour rendre les invitations...

-

Les musiciens et le personnel ne sont pas infiltrés?

-

Lêorchestre vient de Bobo-Dioulasso. Le personnel est criblé ^a.

Tous partisans de lêancien régime.

-

Jêai rencontré Georges, dit Malko. Il joue un rôle important dans ce projet. Est-ce quêil est s'r? Eddie Cox lui jeta un regard perçant.

-

En principe oui, sauf sêil a été ´ tamponné ^a àmon insu. Ce sont des

choses qui arrivent... Ici, tout le monde tamponne tout le monde. Un vrai manège d'auto-tamponneuses. A propos, vos 'baby-sitters' sont installés?

-

Oui. Et j'ai vu Deborah.

-

Alors?

Maiko tira de sa poche le rapport et le tendit à l'Américain.

-

Cela confirme ce que nous a dit le colonel Ouedraengo. La population en a assez de Sankara.

Eddie Cox eut une moue approbatrice.

-

quant à Deborah, elle est OK, poursuivit Malko, elle fait du bon boulot.

Tout en parlant, il inspectait les alentours. Visiblement, ils étaient les seuls appartenant au monde clan-36 PUTSCH A QU'A GA.DOUGOU

destin dans cette soirée qui constituait une parfaite couverture.

-

quelle est l'ambiance à Ouaga? demanda Maiko.

-

Lourde! fit l'Américain. Il est temps de faire quelque chose. Les Libyens, les Algériens et, maintenant, les premiers Cubains commencent à

arriver discrète

tement. -

-

J'ai été témoin d'un incident barbare et inquiétant, fit Maiko.

Eddie Cox écouta son récit jusqu'au bout puis sortit de la poche de sa chemise une coupure de journal et la montra à Maiko.

-

L'Observateur, le seul organe d'opposition, a parlé aujourd'hui de ce meurtre. En le mettant sur le dos des voyous qui hantent ce coin, le

Bois de Boulogne^a, le plus mal famé de Ouaga. Mais c'est une exécution politique. qui prouve que le régime se radicalise...

-

qui est ce Bangaré?

-

Le type le plus dangereux de Ouaga. Il a toute la confiance de Sankara. Un métis qui hait les Blancs, trafiquant, ancien garde de corps de Rawlings, au Ghana. C'est lui qui l'a refilé à Sankara, il en avait assez de ses exactions.

-

Il a un poste officiel?

-

Non. Mais il a joué un rôle important dans la révolution. Depuis, il fait ce qu'il veut. Nous savons que Sankara l'a chargé secrètement de former une sorte de police secrète, avec des hommes de main, en vue de liquider les ennemis de la Révolution^a. Il a des armes, de l'argent et des pouvoirs illimités, ne répondant qu'à Sankara lui-même.

-

Vous pensez qu'il ne se doute de rien à notre sujet?

L'Américain fixa Maiko bien en face.

-

Si j'avais le moindre doute à ce sujet, je vous remettrais dans le premier avion avec vos baby-sitters.

Ce n'était plus de la prudence, mais de la panique...

PUTSCH A qUA GADOUGOU

37

Maiko eut envie de préciser que c'était lui le chef de mission, mais Eddie Cox, en expédiant un c,ble bien affolé à la Division des Plans pouvait '

tuer ^a l'opération dans l'oeuf. Il décida donc d'être diplomate.

- Visiblement, ce Bangaré ne s'intéressait pas à nous, affirma-t-il. Il s'agit d'agir vite, dès que j'aurai déblayé le terrain.

Eddie ~ox acheva son verre et le posa sur le plongoir. Le brouhaha des invités couvrait presque l'orchestre, leur assurant une tranquillité

absolue. L'Américain eut un sourire en coin.

- Imaginez les emmerdements que j'aurais si vous vous retrouviez dans la prison de Ouaga, condamné à mort avec vos baby-sitters reconnus comme mercenaires.

Un ange passa, brandissant une corde de pendu.

- Et moi donc! fit Maiko.

Le visage brutal de l'assassin de la veille passa devant ses yeux et il tourna son regard vers la piste de danse pour se changer les idées. Evelyne ondulait langoureusement au rythme lent d'un reggae, ses seins bronzés au niveau d'un cr,ne chauve. L'air toujours aussi distante. Son mari continuait à pérorer au bar. Maiko pensa à Chris Jones et Milton Brabeck en train de dîner en tête à tête à l'Indépendance de poulet de course au pilli-pilli. Ils devaient être hystériques.

L'orchestre s'arrêta.

- Georges vous a donné tout ce qu'il faut? demanda Eddie Cox.

Malko n'eut pas le temps de répondre. Evelyne se dirigeait vers eux.

- A table! cria-t-elle.

Elle guida Maiko jusqu'à la sienne. Eddie Cox se trouvait à une autre

table, avec le mari d'Evelyn.

38

PUTSCH A OUAGADOUGOU

Une rafale de vent brutale fit frémir tous les arbres du parc et des dizaines de feuilles s'éparpillèrent sur les tables. En quelques minutes, le temps avait changé. Evelyn se leva vivement et lança:

-

Rentrez! Voilà la tornade.

Heureusement qu'on en était au dessert. Frileusement, l'orchestre était en train de rentrer ses instruments. Dans la bousculade, Eddie Cox et Maiko réussirent à se rapprocher. Il régnait une chaleur étouffante à l'intérieur de la maison. Ils se faufilèrent dans un petit salon désert équipé en salle de projection avec deux magnétoscopes Aka et une télé.

-

Georges vous a-t-il donné les informations nécessaires? redemanda Eddie Cox.

Maiko lui décrivit le plan. L'Américain jura aussitôt à mi-voix.

-

Shit! Il manque le principal. Il avait promis qu'il vous communiquerait des éléments précis concernant les déplacements de Sankara.

Le colonel Ouedraogo les a réclamés. Je pense qu'il a décidé de s'assurer avant tout de la personne de son adversaire.

-

Il ne m'en a rien dit à ce sujet, précisa Malko. L'Américain alluma une cigarette:

-

A cette heure-ci, il doit être dans les bars à puttes, à

Bilibambili. Il y est toujours fourré. Vous pourriez aller le récupérer?

-
Puisqu'êil le faut, soupira Malko.

-
You bet (1)! Commencez par la rue de la Mosquée. Une discothèque qui s'appelle le Maximês. Il n'y a plus de boîtes de nuit depuis la révolution, juste des dancings à deux cent cinquante francs CFA la consommation. Il traîne aussi beaucoup là-bas. Demain, je déjeune au restaurant Ricardo. Passez-y, nous nous verrons tranquillement. C'est un endroit sûr^a.

La lumière s'éteignit d'un seul coup, et l'obscurité fut PUTSCH A
QUA GADOUGOU

39

saluée par des hurlements hystériques et des gloussements. Dehors, la tornade redoublait. Eddie Cox et Malko se séparèrent, regagnant la foule.

quelques bougies brillaient par-ci, par-là. Soudain, Maiko se heurta à une silhouette ondoyante tenant une bougie. La lueur éclaira le chignon blond de la maîtresse de maison. Ils demeurèrent l'un contre l'autre une fraction de seconde, puis Evelyne se détacha et demanda:

- Vous ne vous ennuyez pas trop?

- Pas du tout, dit Maiko, mais je crois que je vais bientôt filer à l'anglaise. Le couvre-feu...

- Revenez nous voir, fit la jeune femme. Vous serez toujours le bienvenu.

Malko se fraya un chemin vers le jardin. Au passage, il aperçut le mari d'Evelyne, un verre de scotch à la main, l'œil déjà vitreux, totalement indifférent à la tempête.

Il traversa en courant le jardin détrempé, sous des rafales furieuses et gagna sa voiture ensevelie sous un tas de branches et de débris. L'avenue était absolument déserte. Il jeta un coup d'œil à sa Seiko. Onze heures et demie. Il ne lui restait guère de temps pour retrouver Georges-le-blafard.

**

La musique épicée coulait sur le trottoir, agitant tout le petit monde de la nuit. La rue de la Mosquée était bien le seul endroit animé de Ouaga.

Maiko émergea de sa voiture, aussitôt entouré par une nuée de gosses.

-

Patron, je garde ta voiture!

-

Non, patron, je suis le premier!

Il les écarta et gagna le Maximês. Il régnait dans le bar sombre la température d'un tambour de machine à laver. Une pute très jeune, aux yeux de biche enfantins, la mini plaquée sur ses formes rondes, se laissa glisser de son tabouret et intercepta Maiko.

41) PUTSCH A qUA GADOUGOU

-

Chedi (1)! Je qu'à prendre une bière...

Il

la repoussa. quelques mètres plus loin, une Ghanéenne provocante et sensuelle lui susurra:

-

Chedi, y a bonne musique, on va danser reggae?

Il

réussit à gagner la salle où une foule dense se balançait au rythme des salsas et des reggae. Il y avait quelques Blancs que Maiko dévisagea rapidement. Deux des ventilateurs étaient en panne et la chaleur inhumaine.

Pas de Georges. L'ambiance était bon enfant en dépit des T-shirts 'La patrie ou la mort'^a. Des serveuses sculpturales, en mini, circulaient

avec des plateaux surchargés. Malko, pour regagner le bar, dut contourner un Noir filiforme en casquette rouge ondulant sur place, extatique, en face d'un poster de Bob Marley. Il allait ressortir lorsqu'il vit un visage noir connu: le boy qui avait assisté avec lui au meurtre de Coulibaly. Le regard brouillé par les Flag. Pourtant il le reconnut.

-

«a va, patron?

-

Tu n'as pas vu Georges? demanda Maiko.

-

il est parti, patron.

-

Il est allé se coucher?

Le Noir montra toutes ses dents.

-

Non, patron, il doit être au Canari Bar chez les filles-tabouret.

-

Tu peux me montrer le chemin?

Ravi, le Noir accepta. Ils se frayèrent un passage à travers la faune cherchant à oublier la chaleur poisseuse, la misère et la révolution.

Ensuite, ils plongèrent dans des avenues désertes, pour arriver, au nord, dans un quartier de rues en terre battue. quelques échoppes, des cases, des carcasses de voitures. Le Noir fit signe à

Maiko:

-

C'est ici, patron.

Maiko descendit, ferma la voiture et se tourna vers les PUTSCH A

lumières. Dans une ruelle étroite, des dizaines de filles étaient assises sur des tabourets, attendant le client. quelques bistrots étaient encore ouverts. Le boy se pencha vers Maiko.

- Le Canari Bar, c'est là-bas, l'enseigne jaune. Le patron, il est squément là. Il y a sa voiture. Allez bonsoir.

Il se perdit dans l'obscurité et Maiko s'enfonça dans la ruelle infecte.

Les filles à allure bovine ne levaient même pas les yeux. Certaines fumaient, d'autres, les cuisses écartées, exposaient leurs pauvres trésors.

Il fallait vraiment être mort de faim pour y toucher. quelques macs noirs, appuyés au mur, buvaient de la bière en contemplant leur gagne-pain.

Georges semblait en harmonie parfaite avec cet endroit sordide.

Maiko arriva au Canari Bar et fut aussitôt entouré par un groupe de putes hilares et voraces. Il se dégagea:

Georges Vallos était au comptoir, de dos, affalé devant une bière. Maiko le reconnut aux bourrelets de graisse déformant sa chemise. Il s'approcha et lui frappa légèrement l'épaule.

- Georges!

Le Français sursauta comme si un scorpion l'avait piqué. Il se retourna, exposant un regard vitreux d'alcoolique et mit bien dix secondes à

identifier Maiko. Son visage blafard ne changea pas d'expression

- Ah, c'est vous...

Il retomba dans sa torpeur. Gêné, Maiko regarda la barmaid noire flétrie, les trois macs en train de jouer aux cartes dans un coin, une pute dévorant une brochette, deux autres qui bayaient aux corneilles... Dur.

- Il faut que je vous parle, dit-il.

Comme Georges Vallos ne faisait pas mine de bouger, il jeta sur le comptoir mille francs CFA (I) et prit le

42

PUIÊSCH A qUA GADOUGOU

gros homme par le bras.

Celui-ci glissa avec peine de son tabouret et l'accompagna dans la ruelle.

Ils la suivirent jusqu'au bout et brutalement, Georges se tourna vers Malko.

-

qu'est-ce que vous me voulez? demanda-t-il hargneusement.

Même en faisant la part de l'alcool, son attitude était étrange.

-

J'ai vu Eddie Cox ce soir, dit Maiko.

-

Et alors?

Il

était de plus en plus agressif..

-

Il parait que vous deviez fournir d'autres informations que celles que vous m'avez données.

-

Je ne sais rien d'autre, dit Georges Vallos. Et je ne veux plus entendre parler de vos conneries...

Il

parlait d'une voix basse contenue, furieuse et effrayée à la fois.

-
Enfin, qu'est-ce qui vous prend?

-
Il me prend que je ne veux pas finir comme Coulibaly, voilà! cracha le gros homme. Maintenant, vous me foutez la paix...

Il

s'écarta brusquement. C'était donc l'explication de son changement d'attitude à l'hôtel de l'indépendance. Maiko agacé, l'attrapa par sa manche:

-
Georges, vous allez m'écouter. Tout repose sur vous.

Georges Vallos se retourna comme un serpent, une mèche dans les yeux. Avant que Maiko ait pu l'éviter, il poussa une sorte de grognement et lui décocha un coup de pied en plein dans le bas-ventre! Maiko sentit une douleur aiguë

à laine et perdit l'équilibre. Aussitôt, le gros homme prit ses jambes à son cou.

CHAPITRE IV

Le temps que l'éblouissement de la douleur soit passé, Georges Vallos s'était fondu dans l'obscurité. Maiko se releva, ivre de rage, et, instinctivement, se lança à sa poursuite. Il entendit un bruit de moteur, vit des phares qui s'allumaient et une voiture le frôla, manquant l'écraser.

Claudiquant à cause du coup reçu, Maiko regagna sa Datsun et démarra à son tour. Heureusement, à cette heure tardive, la circulation était nulle. Il repéra les feux rouges filant le long de la place du Trois-Janvier et accéléra. Le danger venait des cyclistes et des piétons sans lumière.

Georges Vallos s'engouffra comme un fou dans l'avenue Binger, Malko à ses trousses. Volontairement, ce dernier lui laissa prendre un peu d'avance.

Lêautre tourna à gauche, puis à droite, enfin à gauche, dans le dédale des allées calmes du quartier de la mission catholique. La douleur dans le bas-ventre de Maiko sêestompait. Il voulait coincer le gros homme et le raisonner. Lêautre était la clef de la préparation du putsch. Impossible de sêen passer. Ses yeux sêétant habitués à lêobscurité, il coupa ses phares afin de faire croire à celui quêil poursuivait quêil avait perdu sa trace.

Bien lui en prit ! quelques centaines de mètres pl's loin, les stops de lêautre voiture sêallumèrent.

44 PUTSCH A qUA GADOUGqU

Georges venait de sêarrêter! Maiko se laissa glisser en roue libre et sêimmobilisa trente mètres avant le véhicule à lêarrêt et fila à pied, marchant silencieusement sur lêherbe des bas-côtés de lêavenue. Il arriva à

la hauteur de la voiture de Georges, ne vit personne. O' pouvait être passé

le gros homme?

Soudain quelque chose bougea sur le bas-côté. Il sêy dirigea. Georges Vallos sêétait assis à côté dêun arbre, la tête dans ses mains. Il ne réagit même pas en sentant une présence. Comme un animal traqué qui ne veut plus lutter. Maiko le prit par le bras et le força à se lever.

-

Venez, fit Maiko, expliquons-nous. Je ne vous ferai pas de mal.

Lentement, le gros homme se déplaça pour se laisser tomber dans sa voiture.

Maiko alluma le plafonnier et vit les cernes noirs soulignant les yeux, tes traits flasques, lêexpression de panique. Georges Vallos se tassa contre la portière, comme un enfant quêon gronde. Exaspéré, Malko essaya de rester calme:

-

Pourquoi refusez-vous de continuer avec nous? demanda-t-il dêune voix posée.

Georges Vallos fit monter et descendre sa pomme dêAdam plusieurs

fois avant de bredouiller:

-

Je nêai pas dit ça...

-

Comment! protesta Maiko. Vous vous êtes enfui et vous mêavez frappé...

-

Je ne savais plus ce que je faisais, avoua le gros homme, la tête baissée. Je ne pensais pas quêils agiraient comme ça avec Coulibaly. «a mêa fait peur...

Il

se tut. Les bruissements des insectes de la nuit tropicale pénétraient par les glaces ouvertes en un fond sonore lancinant.

-

Georges, dit Maiko, nous avons mis beaucoup dêespoir dans cette opération, vous ne pouvez pas nous laisser tomber. Son interlocuteur demeura silencieux, sêessuyant les mains à son mouchoir, comme sêil nêavait pas entendu. Maiko insista

PUTSCH A qUA GA.DOUGOU 45

-

Il faut nous procurer les informations dont nous avons besoin.

Georges Vallos tourna vers lui un visage défait.

-

Vous avez vu ce quêil a fait à Coulibaly! Sêils apprennent que je vous ai aidé, ils mêécorderont vif. Bangaré est un sauvage.

-

Il ne pourra plus le faire.

-

Dêici là, il a le temps, remarqua Georges. Vous nêêtes pas seul.

Arrangez-vous pour le faire liquider. Il dîne tous les soirs en face du cinéma Volta, au restaurant Oriental. Je connais sa maîtresse aussi et les bars quêil fréquente. Ensuite, je vous aiderai...

Evidemment, Chris et Milton ne feraient quêune bouchée du métis sanguinaire, mais ce nêétait pas dans les objectifs. Maiko décida de ruser.

-

Bon, dit-il, nous allons étudier le problème et nous vous protégerons, en tout état de cause. Mais il faut vous remettre au travail.

-

Je ne sais pas comment, protesta Georges Vallos.

Il

tira de nouveau son grand mouchoir et sêessuya le front. Maiko lêobservait, cherchant à trouver une prise dans cette masse gélatineuse. Le gros homme dit soudain:

-

Je sais que Sankara sort souvent la nuit, dans sa R 5, avec une voiture de protection. Il se rend à de mystérieux rendez-vous. Des gens lêont vu passer.

-

Cela ne suffit pas, dit Maiko. Ceux qui sont avec nous veulent connaître son emploi du temps exaét, pour les huit jours qui viennent, o

il couche, sêil quitte Ouaga, sêil a un appartement en ville, etc.

Georges rentra son mouchoir.

-

Bon, dit-il, je vais essayer.

-

Combien de temps vous faut-il?

Le gros Français exhala un soupir découragé.

-

Avec ces nègres, on ne sait jamais. Ils n'ont aucune notion du temps. Et je suis obligé d'être très

46 PUTSCH A OUAGADOUGOU

prudent avec Bangaré, il est sur ses gardes. Il me faut au moins huit jours.

-

Je vous donne quarante-huit heures, fit Maiko. Coupant court aux jérémiades du stringer, il sortit de sa poche une liasse de dollars, compta dix billets de cent et les mit dans sa main.

-

C'est pour vos frais.

Il

risquait d'être un peu plus motivé de cette façon. L'argent disparut dans la poche de Vallos qui se frotta le front pour la énième fois.

Maiko l'observait, inquiet. Pourvu qu'il ait réellement réussi à le remonter! Il réalisait que si les putschistes ne parvenaient pas à mettre hors circuit le capitaine Sankara dès le début de leur action, tout risquait d'échouer... On était en Afrique et le charisme d'un homme comme Sankara pouvait renverser une situation mieux qu'un régiment de commandos.

-

Mettez-vous au travail tout de suite, dit Maiko. Si vous réussissez, vous aurez dix mille dollars. Sinon, nous annulons tout.

Georges hocha la tête et bredouilla une histoire confuse au sujet d'un soldat qui avait acheté une ' Yamaha-dame (1) ^a à crédit en empruntant la solde de ses camarades et qui faisait partie de la garde de Sankara.

-
Essayez de son côté, ordonna Maiko. D'ailleurs, nous allons avoir besoin de camions. De gros. Il paraît que vous pourriez les procurer?

-
Je pense, dit Georges Vallos. J'en ai déjà pris de~ contacts.

J'attends une réponse.

Il

jeta soudain un coup d'œil à sa montre et sursauta

-
Nom de Dieu, il est minuit et demie!

-
Le couvre-feu n'est qu'à une heure, fit remarquer Maiko.

-
Vous ne les connaissez pas, gémit Vallos, ils tirent PUTSCH A QU'ADOUGOU

47

bien avant. Moi, je suis tout près, mais, vous, il y a la ville à traverser... Allez-y vite.

Maiko eut à peine le temps de serrer la main poisseuse de sueur de son informateur que ce dernier mettait déjà en route. La CIA allait vraiment chercher ses stringers dans les poubelles.

Il regagna sa voiture, alluma ses phares et prit le milieu de l'avenue, roulant très lentement, hésitant à allumer son plafonnier comme à Beyrouth.

Finalement, il s'abstint, ne connaissant pas encore les coutumes locales...

C'était le désert complet. Même pas un animal! Il reprit de nouveau en biais la place du Trois-Janvier et s'engagea dans l'avenue

dêArboussier.

Les marchands de cuivre en face de lêhôtel Binger avaient fermé leur éventaires et dormaient, enroulés dans leurs pagnes, à même le sol. Soudain, il aperçut sur sa droite les phares d'une voiture venant de la rue Joseph-Badova. Il ralentit.

Une jeep surgit et pila en le voyant. Il s'arrêta à son tour et les deux véhicules semblèrent se regarder. Il allait repartir quand une porte s'ouvrit et un Noir sortit, gesticulant avec une -Kalachnikov. Une coulée glaciale glissa le long de la colonne vertébrale de Malko. Pendant quelques secondes, l'homme demeura immobile. Puis, la Kalach s'abaissa et Malko vit les flammes partir de l'arme tandis que les détonations brisaient le silence. Heureusement, le tireur visait mal et la rafale s'égara au-dessus de la Datsun. Maiko passait déjà la marche arrière et s'enfonçait dans une rue transversale. Il aperçut le soldat luttant avec son chargeur, puis fit demi-tour et plongea dans un chemin de terre sans lumière.

Trente secondes plus tard, les phares de la jeep apparurent derrière lui.

Il entendit le crépitement d'une arme automatique. Il y eut un choc sourd dans la carrosserie : une balle avait

48 PUTSCH A QU'ADOUGOU

touché le coffre. Il tourna de nouveau à gauche, la sueur au front. Cette poursuite dans Ouaga ne lui disait rien de bon. Ses poursuivants avaient sûrement des radios. Or, pour regagner son hôtel, il devait passer devant le périmètre protégé^a dont les gardes seraient inmanquablement alertés.

Il

passa sur un cassis et se retrouva collé au plafond de la Datsun.

La jeep était toujours à ses trousses. Comme il négociait un virage, une nouvelle rafale claqua sur la carrosserie. Cela allait très mal finir... Il s'engagea à toute vitesse dans une large allée bordée d'arbres majestueux et poussa un juron : elle se terminait par une barrière de terre. Impossible de passer!

Tout à coup, il reconnut l'endroit où il se trouvait grâce à un superbe baobab. Il était pratiquement en face de la villa des Rouet!

Dêun brusque coup de volant, il se gara le long du mur, éteignit -ses phares et sauta hors de la Datsun, plongeant derrière le large tronc dêun calicéa. Il était temps la jeep surgit à toute vitesse. De son abri, Maiko vit plusieurs Noirs en émerger, braquant leurs Kalachs dans toutes les directions. Il ne disposait que de peu de temps. Ils allaient sêapercevoir que lêavenue était barrée et se mettre à sa recherche. Dêun bond, il atteignit le portail et lêescalada. Les muscles du dos crispés : si les autres le voyaient, ils le tiraient comme un lapin.

Il

demeura en équilibre quelques fractions de seconde, puis retomba dans le jardin, lêestomac tordu par une nouvelle angoisse : dans ce pays, on tirait les voleurs à vue et par nuit noire, on ne pouvait distinguer sa qualité...

Il

se reçut sur les mains, sêécorchant au gravier du sentier et releva la tête.

Il

eut un choc: debout sur la plus haute marche du perron de la villa, Evelyne Rollet le contemplait, mince, élégante dans son fourreau de satin noir et blanc. Les bras le long du corps, avec un léger sourire... Maiko se PUTSCH A qUA GADO UGOU 49

redressa et sêépousseta machinalement. Aussitôt la jeune femme commença à

descendre lentement du perron, la lumière des projecteurs du jardin se reflétant dans ses cheveux blonds, lui faisant un casque doré de guerrier de science-fiction.

Ses escarpins firent crisser le gravier, comme elle avançait vers lui, dêune démarche assurée. Son regard était franc, ouvert, direct, avec une lueur de complicité comme si tout cela avait été programmé secrètement entre eux... quand elle ne fut plus quêà un mètre de lui, elle sêarrêta et dit dêune voix parfaitement naturelle

-

Jêétais certaine que vous reviendriez...

Malko dissimula mal sa stupéfaction. Il avait fallu un sacré concours de circonstances pour qu'il franchisse de nouveau ce portail. Ce n'était quand même pas la jeune femme qui avait lancé la jeep à ses trousses! Il prêta l'oreille et entendit le ronflement d'un moteur qui décroissait dans la nuit : ses poursuivants avaient abandonné.

-

Vous êtes une sorcière, dans ce cas, dit Maiko. Une lueur gaie passa dans les yeux bleus. Les épaules d'Evelyne semblaient faites du même satin que sa robe, tant elles étaient douces. Sa grosse bouche rouge s'ouvrit sur un sourire sensuel.

-

Parfois, je rêve les choses dont j'ai très envie et elles se produisent.

Le silence retomba. Evelyne fit un pas vers lui. Très doucement, le dos de sa main frotta la joue de Maiko, d'un geste plein de tendresse, puis descendit, suivant la ligne de la chemise encore collée à son torse par la sueur, et retomba, le dos appuyé comme par inadvertance à son pantalon à la hauteur du sexe. Maiko en ressentit presque une brûlure.

-

Vous semblez avoir eu très chaud, remarqua Evelyne. que diriez-vous d'un bain?

La piscine brillait du même bleu que ses yeux. Leurs regards se croisèrent.

Maiko se demandait ce qui lui

PUTSCH A QU'ADOUGOU

arrivait... C'était une scène irréelle, mais la femme qui souffrait était bien là... La pression sur son bas-ventre se fit un peu plus forte et elle se rapprocha encore, ses lèvres à quelques centimètres des siennes.

-

Alors?

Il

posa une main sur une hanche élastique qui frémit.

-
Alors, c'est une très bonne idée, dit-il.

Le sourire d'Evelyne s'élargit. La main appuyée sur lui remonta et prit la sienne, l'entraînant en direction de la piscine. Dans le lointain, quelques coups de feu claquèrent comme pour rappeler à Maiko le danger de la situation. La piscine était translucide, avec des projecteurs l'éclairant de l'intérieur.

-
Allez-y le premier, dit Evelyne. Et ne craignez pas d'être dérangé.

Mon mari, comme tous les soirs, a dû boire une bouteille entière de whisky.

Il dort.

Comme pour l'encourager, elle commença à défaire les boutons de sa chemise, puis la boucle de son pantalon. Il se débarrassa rapidement de ce qui restait et plongea aussitôt dans l'eau tiède.

Il

se retourna : Evelyne le contemplait du bord, avec un étrange sourire. Sa silhouette sculpturale se découpant sur la lueur des projecteurs.

-
Vous ne venez pas? lança-t-il.

-
Si, dit-elle.

U attendait à ce qu'elle ôte sa robe. Mais elle contourna le rebord de la piscine pour atteindre les marches et entra lentement dans l'eau, comme si le bassin était vide! D'abord le bas de la robe de satin se releva, puis, alourdi par l'eau, retomba et adhéra à ses jambes. Evelyne avança encore, jusqu'à ce qu'elle ait de l'eau à hauteur de la poitrine, puis s'arrêta. On aurait dit un fantôme blanc et noir.

Les coudes appuyés au rebord de la piscine, le dos contre la mosaïque, elle fixa Maiko.

En trois coups de crawl, il l'êeut rejointe. Debout dans l'êeau, il la prit dans ses bras. Le contact du satin trempé

PUTSCH A OUAGADOUGOU

51

était à la fois excitant et désagréable. Le bassin en avant, Evelyne appuya son Mont de Vénus contre Maiko. Ses seins semblaient flotter sur l'êeau. Il en prit les pointes et les tourna, les pressant de plus en plus fort, jusqu'êà ce qu'êelle gémissse et ferme les yeux. Son bassin oscillait lentement contre lui. Elle ouvrit un regard chaviré et dit doucement

-

Prenez-moi comme ça.

Le satin glissait mal sur la peau mouillée. Il parvint pourtant à remonter la robe longue jusqu'êaux hanches, révélant le buisson doré et brillant.

Puis, il dut fléchir sur ses jambes pour entrer dans son ventre d'êune seule poussée qui arracha un petit cri à Evelyne. Les deux mains sur ses hanches, il la prit longuement. Jusqu'êà ce qu'êelle l'êarrête.

-

Je t'êattends, fit-elle. Jouis avec moi.

Il

lui obéit, un peu plus tard, se vidant longuement tandis qu'êelle frémissait de tout son corps. Son regard chercha le sien et elle dit, reprenant un ton mondain

-

J'êavais très envie de vous, pendant cette soirée. C'êest merveilleux que cela se passe ainsi.

Ils restèrent encore emboîtés, puis, se séparèrent et le satin blanc retomba. Evelyne sortit de la piscine comme elle y était entrée et dès qu'êelle fut dehors, se débarrassa de sa robe, ne gardant que ses chaussures. Elle s'êallongea alors dans un hamac, invitant Maiko d'êun regard à en faire autant. Le ciel était étoilé, un crapaud buffle croassait plus loin, des chiens aboyaient. Malko se dit qu'êil avait beaucoup de

chance d'être vivant en compagnie d'une telle créature.

-

Maintenant, dit-elle, expliquez-moi pourquoi vous êtes revenu.

Il

lui raconta comment il s'était laissé surprendre par le couvre-feu.

Sans plus. Bien qu'Evelyne soit une honorable correspondante, ce n'était pas la peine de tout lui dire.

Elle sourit.

52 PUTSCH A OUAGADOUGOU

-

Nous avons toute la nuit maintenant. Le couvre-feu n'est levé qu'à cinq heures et demie du matin...

ils restèrent silencieux, chacun perdu dans ses pensées. Maiko sentait son sexe regonfler peu à peu. Evelyne avait adopté une position particulièrement excitante, allongée sur le ventre, une jambe dépassant du hamac, la croupe cambrée. quel contraste avec son attitude un peu guindée du début de la soirée! Elle soupira:

-

Nous menons une drôle de vie depuis la révolution. Jusqu'à une période récente le couvre-feu était à neuf heures et demie! On ne pouvait même pas faire de dîners. Et je crois que nous n'avons pas encore tout vu.

Sankara veut tout bouleverser. Vous connaissez sa dernière idée?

-

Non, dit Maiko, tout en caressant doucement le sillon qui séparait la croupe pleine de la jeune femme.

-

Dans tous les pays du monde, continua celle-ci, les ambassadeurs

présentent leurs lettres de créance au palais présidentiel.

-

Bien s'ôr, dit Maiko, remontant le long de sa colonne vertébrale.

Evelyne ondula un peu sous sa caresse avec quelque chose qui ressemblait à

un ronronnement et fit

-

Eh bien, ici, cêest changé. Dans huit jours, mon mari est invité

avec dêautres personnalités, à se rendre au village de Korsimiro, à une centaine de kilomètres de Ouaga, pour assister à in remise des lettres de créance de lêambassadeur de France au capitaine Sankara! Depuis quelques mois, ce dernier force les ambassadeurs à se rendre dans des villages reculés o' il les reçoit au milieu de la population locale. Cela sêappelle

' faire participer le peuple à la vie politique ^a. Chaque fois le capitaine Sankara se déplace en hélicoptère. Cêest dingue, non?

-

Absolument, reconnut Maiko.

Il

continuait à caresser le dos de la jeune femme.

PUTSCH A qUA GADOUGOU

53

Machinalement. Si le protégé de la CIA, le colonel Ouedraengo, arrivait à

coordonner son action avec cette cérémonie, cêétait une occasion rêvée de sêassurer de la personne du dictateur marxiste. Maiko regarda le ciel étoilé. Cêétait peut-être un clin dêoeil du destin. En tout cas une solution de secours si les informations de Georges Vallos ne venaient pas.

Evelyne, très loin de ces préoccupations, tourna la tête et poussa un

léger soupir:

-

Venez!

Un de ses pieds reposait par terre, ce qui ouvrait son corps en une attitude particulièrement impudique. Maiko, avec douceur, s'approcha et s'allongea sur son dos, trouvant facilement la voie déjà ouverte de son ventre. Evelyne eut un léger tressaillement lorsqu'il la pénétra, se cambrant encore plus. Il entreprit alors de lui faire l'amour avec une lenteur extrême, s'arrêtant parfois lorsqu'il se sentait prêt à exploser.

Peu à peu, pourtant, son rythme s'accéléra et il se mit à la prendre furieusement, tandis qu'elle haletait sous ses coups de reins. Il explosa enfin en un éblouissement de plaisir et se laissa tomber sur le dos d'Evelyne, couvert de fines perles de transpiration.

Celle-ci, après un long silence, leva la tête vers le ciel que rosissait légèrement une lueur à l'est.

-

Le jour se lève, dit-elle. La récréation va bientôt finir.

Il

y avait de la tristesse dans sa voix. Maiko savait qu'il ne retrouverait jamais le moment magique où elle s'était avancée vers lui.

-

La vie ne s'arrête pas, dit-il.

A voix basse, Evelyne dit soudain:

-

Je vous ai dit que j'étais un peu sorcière. Je sais ce que vous êtes venu faire ici. Soyez prudent. J'ai peur pour vous. Nous sommes en Afrique, il faut tenir

54 PUTSCH A QU'ADOUGOU

Il allait répondre lorsque, le cri d'un oiseau lui fit tourner la tête. Il

crut rêver!

Appuyée à la porte de la villa, il y avait une fille brune, vêtue d'un pantalon de satin blanc et d'un T-shirt orné d'une tête de panthère aux yeux phosphorescents. Son regard était fixé sur le hamac où ils se trouvaient.

La main droite de l'inconnue disparaissait dans le pantalon de satin et, d'où il se trouvait, Maiko pouvait distinguer la forme des doigts plaqués sur son bas-ventre.

CHAPITRE V

Un termite volant, arrivé avec la saison des pluies, vint se poser sur le hamac, rassuré par la brusque immobilité de Malko. Celui-ci croisa le regard de l'inconnue qui, comme à regret, retira la main avec laquelle elle se caressait, mais ne bougea pas. Evelyne, surprise de sa pause, tourna légèrement la tête vers lui.

-

Nous ne sommes pas seuls, dit Maiko.

Evelyne leva les yeux et poussa un cri de surprise:

-

Eliane!

La fille brune qui les observait demeura immobile, apparemment fascinée par le spectacle de leurs deux corps étroitement emboîtés. Evelyne l'interpella alors d'une voix furieuse

-

Mais enfin, qu'est-ce que tu fais ici?

-

Je m'étais endormie en haut, répondit Eliane d'une voix enfantine.

quelle heure est-il?

Un sang-froid imperturbable... Gênée, Evelyne demeura muette. Eliane se détourna soudain et rentra dans la maison. Maiko récupéra ses vêtements tandis qu'Evelyne, vêtue seulement de ses escarpins, remettait sa robe trempée.

-
qui est-ú? demanda Maiko.

-
La fille de lêhomme le plus riche de Ouaga, un Libanais. Il lêa fait venir ici pour fuir les bombardements de Beyrouth. Je lêavais invitée hier soir. Elle est un peu

~iane

56 PUTSCH A OUAGADOUGOU

bizarre... Elle mêa raconté quêun jour, à Beyrouth, elle avait rendez-vous dans une église avec six amis des phalanges libanaises. quand elle est arrivée, elle

trouvé leurs six têtes coupées sur des prie-Dieu Depuis, elle ne tourne plus rond.

Ils rentrèrent dans la maison. La jeune Libanaise etan en train de fumer tranquillement. Evelyne disparut dans une salle de bains.

- Vous pouvez me raccompagner? demanda en billant, je nêai pas de voiture.

Evelyne réapparut, drapée dans un peignoir-eponge blanc. Visiblement ivre de rage. Ses yeux bleus jetaieni des éclairs.

- Raccompagnez-la, dit-elle dêune voix glaciale, jêai très sommeil...

Maiko sêinclina sur sa main, un peu gêné. Etrange tin de nuit.

Eliane le suivit sans un mot. Etrange contraste c~ visage dêenfant sur un corps de diablesse, aux courbes provocantes.

Sa voiture nêavait pas bougé. Toute la poursuit semblait nêavoir été quêun cauchemar.

- Jêhabité à lêhôtel Michael, dit-elle, en face marché.

Les rues de Ouaga étaient encore pratiquemeni désertes et Maiko atteignit la rue 317 en quelques minutes. Soudain, la jeune femme éclata de rire. Un rire étrange qui se transforma en fou rire nerveux.

Malko s'arrêta devant la façade blanche du Michael.

- qu'est-ce qu'il y a?

- Evelyne! hoqueta la jeune Libanaise. Elle toujours l'air si convenable, si distante. Comme si elle n'aimait pas se faire baiser...

Elle s'interrompit brusquement, son regard chavira, et elle se jeta contre Maïko. L'embrassant avec furie frottant contre lui ses petits seins ronds, haletant comme une asthmatique. Puis elle recula et dit à voix basse

PUTSCH A OUAGADOUGOU

57

-

J'étais là depuis longtemps quand vous m'avez vue... C'était très beau comme vous étiez. (Encore plus bas, elle ajouta :) J'aurais voulu être à la place d'Evelyne. Vous avoir au fond de mon ventre.

Malgré lui, Maïko ressentit un petit choc agréable devant cette déclaration directe.

-

Je suppose que vous ne manquez pas d'hommes, remarqua-t-il.

Eliane fit comme si elle n'avait pas entendu.

-

Je veux vous revoir, dit-elle. Où habitez-vous?

-

Au Silmande.

-

Comment vous appelez-vous?

-

Maïko Linge.

-
Maiko, fit-elle, cêest un drôle de nom... Vous restez longtemps?

-
quelques jours.

-
Appelez-moi à l'hôtel. Eliane Rassam. J'ai une maison mais le téléphone ne marche pas.

Elle était déjà sortie. Insolite rencontre. Maiko tourna à droite dans le boulevard Binger, à la fois épuisé et perplexe. Sa mission à Ouagadougou s'avérait peu orthodoxe. Il pensa à l'information donnée par Evelyne. Il fallait la vérifier et voir comment l'exploiter. Lorsqu'il atteignit le Silmande, le ciel était rose et la fatigue lui coupait les jambes. Avant de quitter le parking, il inspecta sa voiture. Les traces des projectiles ne se voyaient pas trop. Grâce à la poussière rouge, la plaque minéralogique était pratiquement illisible. Avec l'obscurité en plus, ses poursuivants n'avaient pas dû relever son numéro. Sinon, il en serait quitte pour expliquer qu'il avait oublié l'heure. Mais ce n'était vraiment pas la peine d'attirer l'attention sur lui...

*

**

Chris Jones avait pris la couleur d'une écrevisse cuite à point. Allongé à

côté de la piscine électrique^a de

58 PUTSCH A QU'A GA.DOUYOU

L'hôtel Indépendance, mêlé aux gens du Peace Corps, il décortiquait un sandwich, essayant d'y trouver quelque chose de mangeable selon ses critères. Milton Brabeck, à l'ombre, contemplait un jus de citron, balançant entre la soif et l'amibiase. Ils aperçurent Malko en même temps.

-

Tiens, fit Chris, on ne va peut-être pas mourir idiots.

Maiko, debout à l'entrée du jardin, examinait les gens étalés un peu partout. Deborah Prager, la jeune Américaine du Peace Corps, allongée sur une serviette dans un minuscule bikini vert le vit et se leva, abandonnant le barbu au torse maigre qui lui tenait compagnie. Lorsqu'elle arriva en face de Maiko, tous ceux qui étaient là savaient qu'elle avait déjà fait l'amour avec lui, rien qu'à la façon dont elle marchait.

-

quelle bonne surprise! dit-elle, en l'embrassant.

-

J'ai besoin de toi, dit Malko à voix basse. Elle eut un rire léger:

-

De mon corps ou de ma tête? Les deux sont à ta disposition.

-

Déjà de ta tête... Tu vois les deux grands garçons tout rouges, là-bas, ce sont des gens de chez nous. Il me faut un contact avec eux. Ils habitent l'hôtel. Arrange-toi pour qu'ils soient dans ta chambre dans une demi-heure. Je reviendrai, nous monterons les retrouver.

Elle eut une moue déçue.

-

Bien, chef. J'aurais préféré te retrouver seul. Enfin... La Patrie avant tout, comme ils disent ici.

Elle s'éloigna de la même démarche provocante. Malko reprit sa voiture et remonta l'avenue de l'Indépendance pour passer le temps. L'ex-Assemblée Nationale abritait maintenant le ministère de l'Intérieur et les Services de Sécurité. Il aperçut, garée devant, une R 16 noire comme celle de Bangaré et cela lui fit une impression désagréable. Pourvu que le gros Georges ne

PUTSCH A QUAGADOUGOU

commette pas d'imprudence. En théorie, ce genre d'opération clandestine devait être hermétique^a. Ce n'était pas le cas ici. Sans parler du KGB

qui devait soûtement, d'une façon ou d'une autre, veiller sur son protégé, Sankara.

Il tourna devant le palais présidentiel et revint vers le centre de la ville.

*

**

Chris et Milton avaient disparu. A peine Maiko eut-il atteint la piscine que Deborah surgit. Tous ceux qui les virent s'engouffrer dans l'escalier de l'hôtel n'eurent ~aucun doute sur la nature de ce qu'ils allaient faire.

Les membres les plus frustrés du Peace Corps en éprouvèrent un vague à l'

,me teinté d'irritation. Deborah Prager était de loin le premier prix du Séminaire...

-

Ils t'attendent, annonça-t-elle.

-

Merci, dit Maiko.

Elle portait un des boubous qu'il lui avait offerts. Arrivée devant sa porte, elle s'adossa au battant.

-

Une seconde.

Sa bouche s'approcha de la sienne et ils échangèrent un long baiser extrêmement agréable. Elle avait si peu de chose sur elle que Maiko avait l'impression qu'elle était nue. Sa main s'égarait vers l'intérieur des cuisses de la jeune femme qui frémit et murmura

-

Si tu continues, on va dans une autre chambre.

Il ne pouvait pas faire ça à ses deux gorilles. Deborah lui envoya un baiser et disparut. Il prit sa clef et entra. Chris et Milton étaient sagement assis sur le lit, anxieux comme des chiens de chasse en manque.

-

Alors, fit Chris, on va faire quelque chose avant de crever dans ce pays de merde... J'ai déjà la chiasse.

-

Il paraît qu'il y a du palu, la tuberculose, le bilharziose, des amibes, la dingue, la fièvre jaune et le choléra, récita Milton Brabeck.

60 PUTSCH A QU'ADOUGOU

-

Vous oubliez le bérubéri humide, corrigea Maiko. N'ayez pas peur, on vous fusillera avant que vous ayez eu le temps d'attraper toutes ces saloperies... En attendant vous allez faire du tourisme.

Il

déploya une carte de Haute-Volta et posa le doigt sur un village au nord-est de Ouagadougou : Korsimiro.

-

Dans quatre jours, expliqua-t-il, le capitaine Sankara sera dans ce village à dix heures. Il arrivera en hélicoptère, avec une escorte réduite.

Il pourrait être neutralisé à ce moment-là. Votre travail consiste à vous rendre là-bas et à préparer un dossier d'objectif que je transmettrai au colonel Ouedraogo.

Chris Jones le regarda, tapotant ses épaules couvertes de coups de soleil.

-

«a veut dire quoi, au juste? Voir comment on peut se le payer?

-

Je ne pense pas, dit Maiko. J'êai dit néutraliser ^a. Ce coup de main doit se passer sans effusion de sang. Voyez si un commando peut s'êemparer de lui par surprise. Essayez de prendre quelqu'êun du Peace Corps comme guide. Ils connaissent bien le pays et parlent français.

Lêoeil de Chns Jones brilla:

-

On peut emmener votre belle pépée?

-

Non, dit Maiko.

-

On ne la touchera pas, promet Milton Brabeck.

-

Ce n'êest pas une raison personnelle, mais on l'êa déjà vue avec moi à trois reprises. Inutile qu'êon puisse effectuer un recoupement.

Dêçus, ils se turent.

-

Louez une voiture chez Budget, dit Maiko. Je vous contacterai ce soir à votre retour par l'êintermédiaire de Deborah Prager.

Il

les laissa quitter la piêce, puis demanda au standard le numéro de l'êambassade US. Lorsqu'êil l'êeut obtenu, il annonça simplement:
PUTSCH A qUA GADOUGOU

61

Dites au deuxiême conseiller que sa voiture sera irête vers une heure.

Il raccrocha. Eddie Cox aurait le message.

*

**

En d'âutres temps, le restaurant-boîte de nuit Ricardo, isolé au bout d'êune route défoncée au bord du barrage numéro 4 devait être un endroit charmant.

Maintenant, la boîte était fermée, les jeux vidéos recouverts de poussière et, seules, deux tables étaient occupées au bord de la piscine, face à deux jets d'êeau qui rafraîchissaient un peu l'êatmosphère. Maiko était en train de se battre avec un écapitaine (1) ^a grillé, et, un peu plus loin, Eddie Cox dînait en compagnie d'êun membre de l'êAmbassade. L'êAméricain se leva comme s'il allait aux toilettes. Maiko attendit quelques instants et en fit autant. A part eux, il n'êy avait personne dans le restaurant. Sauf la caissière, une Blanche. Ils se rejoignirent dans les toilettes et fermèrent la porte à clef.

-

Alors, demanda Cox, vous avez ~retrouvé Georges? J'êai encore reçu un télex d'êAbidjan ce matin. Ouedraengo s'êimpatiente. Il veut savoir s'il prend l'êavion samedi.

-

Il ne doit pas bien se rendre compte des problèmes, dit Maiko.

Eddie Cox écouta son rapport sans l'êinterrompre. Puis, il alluma une cigarette et souffla pensivement la fumée.

-

C'êest une bonne idée, cette remise de lettre de créance, mais...

-

Mais quoi? demanda Maiko.

L'êAméricain regardait ses ongles.

-

C'êest une imprudence d'êavoir envoyé messieurs 62 PUTSCH A qUA GADOUGOU

Jones et Brabeck. Ce sont des citoyens américains. Si on les repère...

-
Cela n'aura plus beaucoup d'importance, releva Maiko.

-
Cela peut en avoir, fit Eddie Cox, énigmatique. Je ne voudrais pas me trouver avec une histoire Diem (l~ sur le dos.

Mais, protesta Maiko, je croyais...

Eddie Cox haussa les épaules.

-
Bulshit! Le colonel Ouedraogo n'a qu'une idée: liquider physiquement Sankara, même s'il prétend le contraire. Et il a raison. Leurs prisons sont pleines! Ils ont déjà commencé à fusiller. Ce sont des marxistes, des durs et des purs. Ils appliquent le ' Manuel du Parfait Révolutionnaire ^a, méthodiquement. Ils liquideront toute leur opposition. S'ils sont doux, maintenant, c'est qu'ils ne sont pas assez forts. Seulement, il ne faut pas qu'on puisse lier la Company à

l'élimination physique de Sankara. Donc, laissez nos amis Joncs et Brabeck en dehors de cela. que Ouedraogo se débrouille!

-
Trop tard, dit Malko. Ils sont partis.

-
Alors, oubliez cette histoire de lettres de créance et n'en parlez pas à Ouedraogo.

On n'entendit plus que le chuintement du ventilateur... Maiko se dit, qu'une fois de plus, la CIA faisait les choses à moitié.

Il

demanda:

-
C'est votre dernier mot?

-

Absolument, je suis garant des intérêts de l~ Company dans ce pays et aussi de ceux de mon pays. Au départ, j'étais contre cette opération, mais puisqu'on la poursuit, ne risquons pas de bavures...

-

Si on rate, ce sera aussi une sacrée bavure, lit remarquer amèrement Malko. Je sais que Chris Joncs et Milton Brabeck n'ont pas été engagés pour un rôle attif

PUTSCIF A qUA GADOUGOU 63

Seulement, si nous trouvions une occasion de neutraliser Sankara, ce serait éliminer un risque important. Et je suis sûr que Ouedraogo n'aura pas les gens pour cela.

Eddie Cox secoua la tête:

- Peut-être. Mais j'interdis toute action offensive accomplie par des sujets américains. OK, je vais continuer mon déjeuner. Contactez-moi demain par l'intermédiaire d'Evelyn pour faire le point. Vous lui téléphonez pour un contact chez elle, à une heure donnée. J'y serai.

Il donna une légère tape dans le dos de Maïko et s'enfuit littéralement du petit espace confiné. quelques instants plus tard, Maïko traversa à son tour le bar désert et regagna sa table au bord de la piscine, l'estomac tordu de rage. D'un point de vue administratif, Eddie Cox avait raison.

Seulement un putsch n'était pas une opération administrative. L'assassinat sauvage de Joseph Coulibaly avait édifié Maïko sur le régime du capitaine Sankara. Si ce dernier réussissait à échapper aux putschistes, il pouvait leur causer de gros problèmes en s'appuyant sur les deux forces marxistes du pays. D'abord, le puissant syndicat UPAD, complètement communiste, et ensuite les CDR, Comités de Défense de la Révolution, qui truffaient pratiquement chaque village...

Dans son métier, il fallait quelquefois savoir se salir les mains, sans toucher à son aïe.

Bien que répugnant à tuer, Maïko savait qu'une opération comme celle à

laquelle il était mêlé n'était jamais ' propre ^a même si les

bureaucrates faisaient semblant de le croire.

Il termina son poisson grillé sans appétit et vit Eddie Cox quitter le restaurant. Lui-même avait encore beaucoup à faire avant de donner le feu vert pour l'arrivée du colonel Ouedraogo. Avoir des informations et des moyens de transport.

Ce qui n'était pas une petite affaire.

64

PUTSCH A OUAGADOUGOU

*

**

Malko à peine rentré de chez Ricardo sortait de sa troisième douche de la journée, quand le téléphone sonna.

C'était une voix douce, qu'il ne reconnut pas tout de suite. Un chuchotement presque inaudible. Puis, il saisit quelques mots.

Malko, c'est Eliane.

Il

avait oublié la jeune Libanaise un peu folle~ D'abord, il crut qu'elle était souffrante, tant sa voix était faible.

-

Vous êtes malade? demanda-t-il.

-

Oh, je n'en peux plus! fit-elle aussitôt. J'ai tellement envie de faire l'amour. Je suis comme une chatte, je me frotte contre les draps.

Vous ne voulez pas venir?

Cette invite directe le laissa d'abord muet. Une quasi-inconnue qui s'offrait à lui avec une impudeur totale. Après la tension nerveuse de l'affrontement avec Eddie Cox, il avait besoin d'un dérivatif, aussi entra-t-il dans le jeu. Il était passé au bureau de Georges, mais ce

dernier était absent.

-

Pourquoi êtes-vous dans cet état? Il ne manque pas d'hommes à Ouaga.

La jeune Libanaise fit d'une voix boudeuse:

-

Je ne connais personne d'intéressant ici. J'ai envie de vous connaître. Venez vite.

‘ Pourquoi pas? » se dit Maiko. « Ça lui changerait les idées.

-

Très bien, dit-il, je viens...

Eliane poussa un soupir énamouré.

-

Vous montez au premier étage, vous passez devant la piscine.

Ensuite, il y a un couloir. C'est la première porte à droite. Si vous saviez! Je lèche le téléphone en ce moment, comme si c'était vous. Venez vite, je n'en peux plus.

PUTSCH A QU'ADOUGOU

65

L'émotion était si forte que Maiko bascula à son tour dans le fantasme. Il s'habilla et descendit, curieux de savoir si Eliane était aussi volcanique qu'elle le paraissait. Il était en train de traverser le hall quand Georges Vallos, toujours aussi poisseux, surgit de son sous-sol, l'air mystérieux.

- La voiture marche bien? lança-t-il à haute voix. Quelqu'un veut vous voir, murmura-t-il ensuite. C'est important...

-Où?

- Dans mon bureau.

Maiko le suivit, intrigué, dans l'escalier en colimaçon. Fâché de faire attendre Eliane. Son bureau était un endroit sinistre aux murs blancs. Un homme de haute taille attendait debout, le teint couperosé, les cheveux très noirs, l'air d'une brute, avec de petits yeux enfoncés au regard fuyant.

- Voilà Bob, présenta Georges, tout onctueux. Il représente la SNTN (1) à

Ouaga. Je lui avais parlé de notre problème.

Bob tendit une main d'étranger à Maiko avec un sourire forcé et laissa tomber avec un accent faubourien:

- Ouais. Il paraît que vous avez besoin de camions. Je pense vous prêter deux de mes bahuts. J'ai un convoi qui arrive de Niamey et qui part sur Abidjan. Vous prendrez vos deux camions ici au passage et les autres continueront sur Abidjan. «a vous coûtera soixante millions CFA et il faut que la moitié soit réglée demain matin.

Maiko ne répondit pas tout de suite, furieux que Georges le mette ainsi en première ligne. Bientôt, tout Ouaga saurait qu'il organisait un coup d'État. Ensuite, la seule personne qui pouvait lui donner l'argent, c'était Eddie Cox. Pourvu que l'Américain ne se dégonfle pas.

(1)

Société Nationale de Transports Nigériens.

66 PUTSCH A OUAGADOUGOU

-

Cela ne peut pas attendre un jour ou deux? demanda-t-il. Vous me prenez un peu de court.

-

Non, fit Bob. Il faut que je sache combien de camions faire partir de Niamey. Si nous tombons d'accord, les deux que vous prenez ne seront pas disponibles pour remonter de la marchandise d'Abidjan. Mais si c'est décommandé, ça ne fait rien. Ce sera pour une autre fois, le mois prochain.

Ses petits yeux noirs scrutaient Maiko, méchamment. Georges Vallos,

bien entendu, sêessuya le front, lêair misérable.

-

Bien, dit Maiko. Vous aurez lêargent demain. Mais pas avant midi.

II

régnait une chaleur étouffante dans la petite pièce réfrigérée par une climatisation anémique... Pourtant son malaise venait dêailleurs. Il aurait d° être content, les éléments du putsch se mettaient en place et Georges Vallos semblait avoir surmonté sa faiblesse. Malgré cela il sentait un poids au creux de son estomac. Peut-être la prémonition dêEvelyne Rouet.

Il avait h,te que tout sêenclenche pour de bon, afin de forcer le destin.

CHAPITRE VI

Bob, le transporteur, vrilla ses petits yeux enfoncés dans ceux de Maiko avec une expression méfiante.

-

Cêest s°r? Parce que sinon cela ferait des problémés. Il me faut absolument les trente briques demain. Dans cinq jours, on se retrouve avec mes bahuts, je vous les file et vous me les rendez trois jours plus tard.

Georges sêen porte garant.

-

Dêaccord, dit Maiko. Ott est-ce que je vous retrouve demain?

-

Vous connaissez lêhôtel Kilimandjaro, en bas de lêavenue Yennenga, après la mosquée? Je vous attendrai là à midi. Chambre 24. Venez avec les trente briques. Vous avez des chauffeurs?

-

Jêen aurai, dit Maiko.

Lêautre lui tendit son battoir dêétrangleur en lui adressant un clin

déoeil horriblement canaille.

-

Je ne vous demande pas à quoi ils vont servir... Un ange passa et s'enfuit dans un vrombissement de diesel. Malko dit de sa voix la plus calme:

-

Dans ce cas, je n'ai pas besoin de vous répondre. Vous récupérerez vos camions à la date prévue.

-

«a vaut mieux, fit le routier, presque menaçant, parce que j'aurais des problèmes si je rentrais à Niamey sans eux. Alors, au Kilimandjaro demain à midi. Salut.

68 PUTSCH A OUAGADOUGOU

Le bureau parut plus grand dès qu'il en fut sorti. Georges s'essuya le front avec un sourire humble.

-

Il est sympa, non?

Ce n'était pas vraiment le qualificatif qui venait à l'esprit. Crapuleux, malhonnête, malfaisant, oui.

-

Pourquoi m'en avoir mêlé à cette affaire? dit Malko. Vous négligez les règles de sécurité les plus élémentaires.

Devant sa rage évidente, Georges Vallos prit son air le plus effacé pour avouer:

-

Il n'avait pas confiance en moi. Il a insisté pour connaître mon commanditaire. Mais il se fout de ce qu'on fait de ses camions.

-

qu'est-ce que vous lui avez raconté?

Georges Vallos eut un geste vague.

-

Bof, je ne lui ai pas vraiment donné de précisions. J'ai dit qu'on avait besoin de camions pour transporter du coton. Je suis sûr qu'il ne m'en a pas cru, mais il s'en fout. Il a besoin du fric pour acheter de l'or, volé

à la mine nationalisée de Yahbo.

-

Souhaitons qu'il ne soit pas bavard, fit Malko, résigné.

En Haute-Volta, les règles de sécurité semblaient joyeusement foulées aux pieds. Il n'y avait plus qu'à prier Mercure, dieu des barbouzes, pour que cela ne se termine pas en catastrophe. Et il restait à Eddie Cox soixante millions de francs CFA.

Remonté dans le hall, Maiko composa le numéro d'Evelyne Rollet d'une cabine qui, par miracle, fonctionnait. La jeune femme lui répondit et il fut bref.

-

J'ai envie de vous voir, dit-il. Chez vous, d'ici une heure. Est-ce possible?

Evelyne Rollet fut parfaite.

-

C'est un peu court, dit-elle. Dans deux heures plutôt. Mon mari sera absent.

Si leur conversation était écoutée, c'était parfait. Cela lui donnait le temps de rendre visite à Eliane. En

PUTSCH A OUAGADOUGOU

69

traversant le parking sous le soleil de plomb, il eut une pensée émue pour Chris et Milton qui ne devaient pas être à la fête...

*

**

La route filait, rectiligne, au milieu de la savane clairsemée et plate comme la main. Heureusement, la climatisation de la Mercedes louée chez Budget rendait la température supportable dans la voiture, où étaient serrés deux barbus du Peace Corps et les deux gorilles métamorphosés en touristes, caméras en bandoulière. Ils en étaient à leur troisième barrage bon enfant... Les cases rondes du pays mossi donnaient un aspect typiquement africain au paysage, sans la moindre tôle ondulée, ce qui était rare. Le chauffeur ralentit : ils approchaient d'un village. Un écriteau

Halte, Police ^a barrait la chaussée.

Trois soldats faisaient la sieste sous un acacia. L'un d'eux se leva nonchalamment et se traîna jusqu'à la voiture, demandant à ses occupants où

ils se rendaient.

-

Au lac de Yalongo, dit en français le jeune Peace Corps qui commandait.

-

«a va! fit le soldat.

Se ravisant, il dit au barbu d'une voix pleine de respect

-

Patron, je voudrais vous solliciter...

-

Oui? dit le jeune Américain.

-

Patron, présentement, ma vieille maman, elle est à l'hôpital...

Le jeune Peace Corps avait déjà tiré un billet de cinq cents francs CFA et le lui fourrait dans la main. Ravi, le soldat salua et rejoignit ses

copains. Trente kilomètres plus tard, un écriteau rouillé et presque illisible annonça: Korsimiro. Ils nêurent pas le loisir d'èy arriver.

Plusieurs civils brandissant des Kalachnikov surgirent soudain au milieu de la route. Ils avaient établi

7U PUTSCH A qUA GADOUGOU

un barrage qui filtrait tous les véhicules dans les de~ sens.

-

Oh là, là! fit un des barbus du Peace Corps ce sont des CDR, c'èest pas bon.

Déjà ils entouraient la voiture, menaçants. Chacur portait un T-shirt blanc avec en énormes lettres noires

CDR.

-

O' allez-vous? demanda un des hommes arméè

-

Au lac de Yalongo, fit le barbu.

Le Noir secoua la tête.

-

Présentement, vous ne pouvez pas passer.

-

Pourquoi?

-

«a, je ne peux pas vous le dire. Ce sont les ordres. Il ne faut pas d'èétrangers ici.

-

Mais nous sommes des touristes, protesta barbu. Nous visitons votre pays.

Son interlocuteur s'adoucit un peu.

-

«a, patron, je comprends, mais, moi-même, je ne peux pas vous laisser passer. Il en va de la sécurité

-

quelle sécurité? dit le barbu.

-

La sécurité du Camarade-Président Sankara, l'autre, gonflé de son importance.

-

Il est là?

-

Non, non, présentement, il n'est pas ici, moi-même, je vous le jure.

-

Et puis, on ne veut pas de mal à votre président, dit le second barbu.

Le Noir éclata de rire.

-

«a, patron, je crois bien. Mais il y a des mercenaires impérialistes qui veulent la mort de la Révolution. Nous devons être vigilants.

Clins et Milton écoutaient sans comprendre, nettement inquiets. Leur exploration commençait sous des auspices plutôt douteux... Une femme ,gée vint se planter devant la voiture, une timbale en zinc lui protégeant le nombril, observant les Blancs avec curiosité. C'était vraiment la discrétion assurée. Puis un

L

dit

PUTSCH A QUAGADOUGOU

grand Noir fendit la foule des badauds, vêtu de rouge, l'inevitable Kalachnikov à bout de bras. Le jeune qui avait engagé la conversation s'écarta respectueusement.

-

Voilà le chef du CDR, annonça-t-il. Le camarade Moara.

Le camarade Moara était imbu de son importance, mais plein de bonne volonté, et décidé à donner aux étrangers une bonne image de la Révolution voltaïque. Il écouta les explications du barbu du Peace Corps et conclut

-

Camarades, vous avez raison d'aller au lac Yalongo. Seulement, quelques individus lugubres sont présentement engagés dans des actes fantoches tendant à faire revenir l'oppression néo-colonialiste. Nous devons être vigilants...

Comme tous les Noirs éduqués, il parlait une langue ~ ampoulée, utilisant parfois des mots insolites auxquels il donnait un sens particulier.

-

Pourquoi nous ne pouvons pas passer? demanda de nouveau le barbu.

-

C'est un ordre du CDR de Ouaga, expliqua le camarade Moara. Aucun étranger ne doit pénétrer dans la zone où va venir le C,marade-Président.

Mais nous allons vous montrer un chemin pour arriver au lac.

Il

se retourna vers un gamin, lui adressa une longue explication et lui fit signe de monter avec les Blancs. Chris et Milton se serrèrent un peu, intérieurement terrorisés d'être en contact avec ce Noir sûrement porteur des germes les plus abominables.

Sous ses directives, ils s'engagèrent sur une piste presque invisible coupant à travers la savane, passant devant un groupe de femmes en boubou entourant la margelle d'un puits. Des gosses jouaient partout, poursuivant les chèvres qui broutaient librement. C'était l'Afrique

profonde. Ils stoppèrent sur les instructions de leur guide à côté d'un vieux baobab déplumé sous lequel un Noir veillait, Kalachnikov entre les jambes. La fin de

72 PUTSCH A OUAGADOUGOU

la zone interdite. Il échangea quelques mots avec le gamin qui ne parlait pas français et dit au barbu du Peau Corps:

- Tout droit, camarade, dans une heure, tu rejoins la bonne route.

Ils repartirent, ballottés d'une façon effroyable par les innombrables trous, fondrières et pièges à éléphants. Chris regarda Milton.

- Je crois qu'on peut laisser tomber, dit-il. Ces négros sont vachement méfiants.

Milton projeté contre la portière, étouffa un juron.

- Shit! Il faut retrouver la route, sinon, on va revenir en pièces détachées...

Seulement, pour ne pas éveiller l'attention des villageois, ils étaient obligés de continuer leur numéro d'innocents touristes. Dans la savane plate et presque sans végétation, on voyait très loin.

*

**

Maiko eut du mal à se frayer un chemin dans la cohue de la rue du Marché.

En face de l'hôtel Michael, une douzaine de badauds excités achevaient de lyncher, à coups de barre de fer et de pavés, un homme allongé au milieu de la chaussée, sous l'oeil vaguement réprobateur d'un policier: un voleur de mobylette. Dans ce pays, cela ne pardonnait pas... Il traversa le hall de l'hôtel Michael décoré de dessins splendidement érotiques et monta directement l'escalier menant au premier étage. La piscine minuscule était vide. Il la contourna et trouva le couloir indiqué par Eliane.

De la musique arabe filtrait à travers le battant de la porte. Il frappa un coup léger et aussitôt la porte s'ouvrit. Eliane, le visage plus enfantin que jamais, avait voilé son corps admirable d'une djellaba

rouge. Elle était pieds nus, pas maquillée.

- Entre, dit-elle.

PUTSCH A OUAGADOUGOU

73

La pièce était immense, inattendue, remplie de trophées. Face à la porte une énorme tête de buffle à l'oeil triste encadré par deux antilopes semblait contempler Maiko d'un air réprobateur. Sous le buffle, il y avait un lit surélevé encombré d'animals en peluche de toutes les couleurs.

Tranchant sur une couverture de fourrure blanche. Malko éternua. Il régnait un froid glacial dans l'antre d'Eliane, à cause d'une climatisation poussée à fond. La jeune Libanaise le regardait avec un ravissement naïf et trouble à la fois. Elle se hissa sur la pointe des pieds, noua ses bras autour de son cou et s'appuya doucement contre lui, avec une expression presque douloureuse. Brusquement, elle semblait intimidée.

Puis sa réserve fondit d'un coup et une langue aiguë chercha celle de Maiko. Son corps s'animala d'une houle sensuelle et elle entreprit de faire pratiquement l'amour debout. Un long moment, ils ne dirent rien. Pendant quelques instants Malko et elle oscillèrent sous la tête de lion accrochée au-dessus de la porte, occupés à s'explorer mutuellement. La jeune femme était nue sous sa djellaba et Maiko put constater que ses petits seins ronds avaient la fermeté de fruits à point. Elle le prit par la main et l'attira jusqu'au grand lit blanc, écartant un énorme chat noir et une panthère rose, qui occupaient toute la place.

Puis, elle tira sur un cordon invisible, émergeant de la djellaba, bronzée et mince. Toute en courbes avec des hanches en amphore et le ventre creux.

Elle entreprit alors de dénuder Maiko et se jeta sur lui avec une voracité

presque gênante. Sa bouche s'abattit, le happant comme une plante carnivore, ne s'interrompant que pour pousser des grognements ou des onomatopées. Dès qu'il l'effleurait, elle exhalait de petits soupirs sensuels, cambrant les reins, comme si chaque millimètre de sa peau recelait une terminaison nerveuse. Finalement, elle se colla à lui:

-

Prends-moi tout de suite!

74 PUTSCH A OUAGADOUGOU

Maiko entra en elle lentement, malgré son désir, décidé à bien profiter de cette aubaine extraordinaire. Eliane ferma les yeux et dit ' doucement, doucement ^a. En dépit de son tempérament volcanique, elle avait un sexe étroit, presque comme une très jeune fille. Maiko eut du mal à s' y loger malgré le miel abondant qui coulait d' elle. Dès qu' il commença à lui faire l' amour, elle se mit à gémir, se tordant sous lui comme un serpent, jusqu' à

ce qu' elle crie, les doigts crochés dans sa poitrine, jouissant à en faire trembler les murs... Décidément, le climat de Ouaga était bon pour les femmes.

Maiko se souvint alors de ce qu' elle lui avait dit au téléphone. Il se retira d' elle, la laissa le prendre dans sa bouche un long moment, puis la retourna avec douceur. D' elle-même, elle se cambra, commençant même à onduler avant qu' il ne l' ait touchée. Sa croupe ronde se balançait comme pour une danse orientale. Malko entra de nouveau dans son ventre, élargissant la brèche, les mains pétrissant ses hanches, la faisant crier de nouveau. Elle jouit, mordant les draps, envoyant promener sa peluche.

Alors il se retira et s' enfonça un peu plus haut avec une facilité

déconcertante. Eliane eut juste un léger sursaut lorsqu' il pénétra jusqu' au fond de ses reins. C' était grisant de sodomiser cette presque inconnue! Elle se mit à trembler sous lui, crispant ses muscles fessiers, criant son plaisir, tandis que Maiko la labourait de plus en plus profondément.

-

Je vais mourir! gémit-elle. Je vais mourir.

En attendant, elle jouissait presque sans interruption. Devant cette intensité, il se déchaîna. Eliane allait à sa rencontre puis s' aplatisait à chacun de ses coups de reins, comme une chatte en chaleur. Hurlant littéralement de plaisir.

Rarement, Maiko avait senti un orgasme monter de si loin. Il se vida en elle à longs traits demeurant dans ses reins pendant de longues

minutes.

Eliane continua à

PUTSCH A OUAGADOUGOU

75

grogner et à bouger un long moment avant de se calmer. Puis, elle alluma une cigarette.

-

Je nêavais pas fait lêmour comme ça depuis des mois, confia-t-elle à Maiko. Jêai cru que je devenais folle. A Beyrouth, jêavais un amant qui était fou de moi.

-

Pourquoi nêy retournez-vous pas?

-

Mon père ne veut pas, fit-elle. Il a peur que je me fasse tuer là-bas. Mais ici, il nêy a rien à faire. Je mêennuie. Alors je mange toute la journée et je grossis. Je suis monstrueuse

-

Pas vraiment, fit Maiko avec un sourire.

Cette récréation lêmait détendu. Tandis que sa partenaire le caressait tendrement, il fit le point dans sa tête. Il approchait de la décision finale, du point de non-retour de lêmération. Sêil donnait le feu vert pour la venue de Ouedraengo, il serait ensuite très difficile de faire marche arrière. Cette écrasante responsabilité reposait sur lui. Lêmangoisse diffuse qui ne le quittait pas lui pesait. Il ne se sentait pas clair ^a.

Lêidée dêabattre le capitaine Sankara le dêgo^otait, mais il savait aussi que cela faisait partie du jeu. Décidément, cet intermède était le bienvenu. Une sorte de gymnastique sexuelle qui lui vidait agréablement le oerveau et les reins. Une parenthèse entre deux jeux dangereux. Il sentit la bouche chaude dêEliane se refermer doucement autour de son. sexe et comprit que lêmheure du second round avait sonné. La jeune Libanaise était vraiment affamée dêamour.

*

**

En dépit de la climatisation, Maiko ruisselait de sueur. Cela devait faire une heure qu'il profitait d'Eliane de toutes les façons possibles. Elle était insatiable et maligne, l'arrêtant dès qu'il était au bord du plaisir.

Ce qui en devenait agaçant.

Une fois de plus, elle lui échappa en riant. Cette fois, 76 PUTSCH A OUAGADOUGOU

il

l'attrapa par les hanches et se colla contre ses reins, jambes recouvrant exactement celles de la femme. Il n'eut aucun mal à la pénétrer ainsi commença aussitôt à la marteler à grands coups buttoir. Dans cette position, il avait l'impression chevaucher une monture docile.

D'ailleurs, E] poussa un grognement prolongé et cria

- Oh, oui, viole-moi! Ouvre-moi en deux!

Les mains crispées sur ses hanches, il acheva chevauchée dans un éblouissement.

Après cela, ils demeurèrent prostrés un long moment. Maiko, les jambes en coton, se traîna jusqu'à la porte. Lorsqu'il revint, Eliane avait disparu! Il aperçut la porte entrebâillée et la franchit. C'était un living-room meublé de canapés et de poufs recouverts de peau panthère, faisant face à un empilement de chaînes hi-fi de magnétoscopes Akai et d'une télé grand croulant sous les cassettes vidéo. Oasis de civilisation dans ce pays désolé. Dans un coin, une grande vitrine :

d'armes, des carabines, des fusils de guerre, des fusils de chasse de toutes sortes et de tous calibres. La vitrine était ouverte. Eliane, qui avait remis sa djellaba, faisait face, une grosse carabine à lunette calée au bout du bras.

Son visage enfantin s'éclaira d'un sourire cruel et leva son arme, comme si elle voulait abattre Maiko.

- Avec ça, on pourrait se payer ce salaud Sankara! fit-elle de sa voix douce de petite fille.

Maiko eut l'émotion de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Pendant un instant qui lui parut infiniment long, il chercha à percer le regard d'Eliane. Ce n'était pas possible qu'elle aussi soit au courant du putsch en préparation! Puis, la jeune Libanaise jeta la sur un pouf avec un éclat de rire.

Je t'ai fait peur? demanda-t-elle.

Non, tu m'as surpris, fit Maiko, qui avait retrouvé sang-froid.

Pourquoi? fit Eliane. Papa et ses amis détestent Depuis la Révolution, les affaires se sont

arrêtées, les gens n'osent plus acheter de voitures, on poursuit les profiteurs, tous ceux qui ont gagné de l'argent. Tous les jours, on les juge à la Maison du Peuple, sans même un avocat. Au Liban, un type comme Sankara, on le tue.

«oui, mais voilà, fit Malko, rassuré par cette profession de foi, nous ne sommes pas au Liban... D'où viennent toutes ces armes?

Elles sont à mon père, dit Eliane en remettant la carabine en place. La chasse est interdite depuis quatre ans et, de toute façon, il n'y a même plus un éléphant en Haute-Volta. Les soldats les ont tous tués pour l'ivoire.

Maiko jeta un coup d'œil discret à sa Seiko-quartz.

son

CHAPITRE VII

78 PUTSCH A QUA GADOUGOU

Son rendez-vous avec Eddie Cox était dans un quart d'heure. Eliane vit son geste et se rapprocha de lui.

-

Tu t'en vas?

-

Oui.

-

Tu reviendras?

-

S°rement.

Si la préparation du putsch lui en laissait le temps. Eliane se pendit à son cou, lui mettant sous le nez les cernes bistres qui soulignaient ses yeux.

-

Reviens, dit-elle. Le plus vite possible. Et téléphone-moi, situ ne peux pas. Nous ferons l'êamour au téléphone.

Maiko sourit. Dans sa tête, il était déjà ailleurs.

*

**

Evelyne Rouet s'êtait éclipsée aussitôt l'êarrivée de Maiko, le laissant en compagnie d'êEddie Cox, enfoncé dans un canapé du living, en face d'êun énorme oiseau de bois sculpté. Maiko venait d'êexpliquer les exigences de Bob, le camionneur.

-

Vous aurez l'êargent demain matin, fit le chef de station. J'êai des réserves dans mon coffre, pour ne pas sortir une grosse somme de la banque, ce qui pourrait attirer l'êattention. J'êespère qu'êil tiendra parole et qu'êon aura les camions le jour dit. Sinon, nous serions dans une belle merde.

-

C'êest Georges, votre stringer, qui l'êa trouvé, fit remarquer Maiko.

-

Je sais, fit Cox. Dans un pays normal on n'êutiliserait jamais un type comme ça. Seulement, nous sommes en Afrique. C'êest le bordel. Des deux côtés. Les autres ont foutu ma ligne sur écoutes. quelquefois, ils oublient de changer la bande du magnéto. Alors, j'êentends un sifflement continu.

-
Très drôle, fit Maiko, qui n'avait pas vraiment PUTSCH A
OUACADOUGOU

79

envie de rire. Bangaré le métis, lui, n'était pas un rigolo. Et son
complice, le Stotsi au crâne rasé encore moins.

-
Nous avançons, remarqua Eddie Cox. J'ai transmis à la station
d'Abidjan l'information des lettres de créance avec la date. A
Ouedraogo d'établir son plan en conséquence. Avez-vous des
nouvelles de messieurs Joncs et Brabeck?

-
Pas encore, dit Maiko.

L'Américain eut l'air contrarié:

-
J'espère qu'ils ne se sont pas fait repérer. C'était idiot de les envoyer
là-bas.

Maiko ne répondit même pas.

Evelyne Rouet, avant de s'écclipser dans sa chambre, avait dû donner
des ordres au personnel, car la maison semblait déserte. Eddie Cox
alluma une cigarette et souffla la fumée avec nervosité:

-
Pressez quand même Georges. Rien ne dit que l'opération Korsimiro
se révèle faisable. Ce serait plus facile de coincer Sankara en ville.

Seulement, pour cela nous avons besoin d'informations précises.
Sankara se déplace en hélicoptère. Il ne peut partir que de la caserne
de gendarmerie, du Conseil de l'Entente ou de l'aéroport.

-
Je vais tanner Georges, promet Maiko.

L'Américain lui jeta un regard en coin:

-

A part cela, quelle est votre évaluation de la situation? Votre feeling?

Maiko hésita. S'il faisait part au chef de station, de ses restrictions mentales de ses angoisses et des manquement aux règles de sécurité, l'autre était capable de tout annuler.

-

Je pense que tout va fonctionner, dit-il finalement. A condition que le colonel Ouedraogo ne sur-estime pas ses possibilités.

-

Bien, approuva Eddie Cox, j'espère que ce soit terminé. Retrouvons nous ici, demain à la même heure

80 PUTSCH A OUAGADOUGOU

nous prendrons alors la décision définitive. Et secouez Georges Vallos.

Malko eut envie de lui dire que si on secouait trop le gros homme, il risquait d'exploser. Cela avait déjà failli se produire.

-

Et l'argent? demanda-t-il.

-

On l'apportera à votre hôtel, demain matin à onze heures et demie.

Dans votre chambre. Un messenger s'occupe.

*

**

Maiko avait raté Georges de justesse à l'Indépendance. Au Silmande, son employé était en train de fermer le bureau.

-

J'ai un petit problème avec la voiture, dit Maiko. Savez-vous où

est M. Vallos?

-

Le patron, il est parti manger dans un maki, fit le Noir. La Consolatrice sur la route de Niamey.

Malko repartit et tourna à gauche au lieu de revenir en ville. Cinq minutes plus tard, il s'arrêtait au feu rouge où avait eu lieu le meurtre de Coulibaly. En dépit de la climatisation, il régnait dans ta Datsun une chaleur oppressante. Les phares éclairaient les bas-côtés de latérite plus larges que la bande de goudron. Pas un virage, pratiquement pas d'habitation. Il avait déjà parcouru une dizaine de kilomètres.

II

faillit rater La Consolatrice, modeste bâtiment flanqué d'une grande paillote rectangulaire et de deux plus petites. Maiko laissa sa voiture dans la cour. quelques Noirs discutaient autour d'un puits. Sous la petite paillote un gros Blanc rougeaud dînait avec deux putes, qui riaient aux éclats toutes les trente secondes. Des Ghanéennes, seule exportation du Ghana depuis l'arrivée au pouvoir du capitaine Rawlings... Il aperçut Georges Vallos, tout seul sous la grande paillote, entouré d'une demi-douzaine de vautours, guettant les restes de nourriture. D'autres étaient perchés sous le

PUTSCH A QU'ADOUGOU

81

toit de la paillote... Les animaux familiers de La Consolatrice. Un chien efflanqué leur disputait leur pitance. De temps à autre, un des oiseaux, chassé, s'élevait d'un vol lourd jusqu'au toit voisin, attendant un moment plus propice pour revenir. Georges Vallos leva un regard effrayé.

Sous la lueur faiblissante de la lampe de karité, faite d'une vieille botte de Nescafé, de beurre de karité et d'une mèche, son visage semblait encore plus blafard.

-

qu'est-ce qu'il y a...

-

Rien, rien, dit Maiko. Je voulais juste faire le point.

Il

était à peine assis qu'on leur apporta une grande cuvette en émail pleine de morceaux de poulets fraîchement grillés. La spécialité de la maison. Le kedjenou, poulet de course famélique arrosé de pilli-pilli. Rien qu'à voir ça, Chris et Milton se seraient trouvés mal. Avec la cuvette, il y avait un seau pour se laver les mains, car, bien entendu, l'usage des couverts était complètement inconnu.

Rassuré, Georges vida sa Flag d'un seul trait.

-

Ici, une bière, ça vaut cent vingt-cinq francs au lieu de cinq cents à l'hôtel, remarqua-t-il.

Maiko attaqua un morceau de poulet et se dit qu'un couteau aurait été de toute façon inutile. Il aurait fallu une hache pour découper ce volatile sagement venu à pied du Sahel. Il réussit à arracher ses dents de la viande et fit le bonheur d'un premier vautour. Le pilli-pilli, lui, aurait décapé

la table.

-

Vous avez contacté votre informateur pour Sankara? demanda Maiko.

Georges Vallos s'essuya la bouche avec le mouchoir qui lui servait à tout.

-

Oui, fit-il. Je dois le voir tout à l'heure. Venez avec moi.

-

Vous trouvez que je ne prends pas assez de risques? protesta Maiko.

-

Je suis toujours avec des copains, remarqua Georges, on vous a déjà vu souvent avec moi. Cela parattra normal. On sait que je sers de guide à mes clients de temps en temps. Dêailleurs vous ne participerez pas à la conversation.

*

**

La nuit était encore plus chaude et humide dans le centre. De la musique sortait de la bizarre Maison du Peuple : un orchestre en tournée. Le jour, cêétait le Tribunal Révolutionnaire, le soir le folklore... Malko avait laissé sa voiture au Silmande pour monter dans celle de Georges Vallos. Dès quêils tournèrent dans la rue de la Mosquée, lêambiance changea. De petits groupes discutaient devant chaque discothèque, des Noirs dormaient à même le sol, les marchands débitaient leurs brochettes et les gosses faisaient la chasse aux rares Blancs, pour leur extorquer un peu dêargent. Georges envoya promener un gamin qui lui cracha sur le pied. Le respect se perdait.

Malko réalisa alors que Vallos pouvait avoir lêair très méchant... Ils pénétrèrent au Palladium. Un jardinet bordait une sorte de hangar o~i se démenait un orchestre local et quelques rares couples en boubou... Les hommes trépignaient tandis que les femmes balançaient langoureusement des croupes impressionnantes...

Georges avisa trois Noirs moroses, attablés devant des bières vides. Dès quêil sêen approcha, lêun dêeux se leva vivement. Maiko avait pris place à

une table àlêextérieur o~ il faisait un peu plus frais. Il assista à la brève conversation avec le Noir qui suivit Georges à leur table. Ce dernier commanda dêautorité des Flag à une serveuse aux seins pointus.

-

Alors, Babou, fit-il plein de jovialité, elle marche bien ta Yamaha-dame?

-

«a oui alors, patron! répondit le Noir, avec un large sourire.

-

Il paraît que tu as des petits problèmes, mêmâ dit ton cousin, continua le gros Blanc, très paternaliste...

Le sourire du Noir sêeffaça dêun coup.

-

Houuouou! fit-il, ça cêest vraiment la vérité. Présentement, je ne sais pas moi-même comment je vais trouver lêargent.

-

Parce que tu as besoin dêargent? demanda Georges, innocent.

-

«a oui, patron!

-

Beaucoup?

Babou se mit à compter sur ses doigts.

-

Cêest la fin du mois, patron, dans deux jours. Je dois donner à mon cousin et à mes deux amis lêargent que je leur ai emprunté. Cêest presque toute leur solde! Sinon, ils vont casser ma gueule, très fort. Et puis...

-

Et puis? fit doucereusement Georges.

-

Il y a la maison de crédit qui me court après, patron. Ils veulent que je

paie la première traite. Sinon, ils me reprennent la Yamaha.

-

Mais tu vas toucher ta paye.

Babou éclata de rire.

-

Patron, ma paye, cêest cinq mille francs, je dois donner quinze mille!
Et puis, jêai promis un bracelet à la fiancée, sinon, elle allait avec un
ami...

Georges secoua la tête, plein de commisération.

-

Dis donc, tu es dans un beau pétrin! Tu vas te retrouver sans ta
Yamaha, la gueule cassée et, en plus, tu auras perdu ta fiancée.

-

«a, cêest bien vrai, patron, reconnut le malheureux, piteux et résigné.

Malko écoutait cette conversation édifiante. Tous les Noirs vivaient
comme des enfants, au jour le jour.

Ils burent leur bière, assourdis par lêorchestre, tandis que Georges
suivant des yeux la croupe dêune fille

84 PUTSCH A qUA GADOUGOU

moulée par un corsaire rouge. Babou sêébroua et fit mine de partir.
Georges le retint:

-

Attends. Tu sais, jêaime bien ton cousin... Alors, je pourrais peut-être
te donner un coup de main.

-

Cêest vrai, patron?

Il en était pathétique... Georges se leva et lêautre en fit autant. Ils
sêécartèrent de la table pour une conversation à voix basse couverte

déailleurs par l'orchestre. Maiko suivait la mimique de l'interlocuteur de Georges, qui hochait la tête affirmativement à tout ce que disait le gros Blanc. Finalement, ils se séparèrent et Georges revint à la table.

-

«a y est! annonça-t-il triomphalement. Il a accepté! Je vais couvrir son échéance et lui va nous renseigner sur tous les déplacements de Sankara. Il est du même village que le chef de ses gardes du corps, ceux qui le protègent au Conseil de l'Entente. Vous êtes content, Mister Maiko?

Maiko le regarda, plutôt inquiet:

-

qu'est-ce que vous lui avez donné comme explication?

Georges but sa Flag et se rengorgea.

-

Une histoire à l'africaine. que la famille de quelqu'un à qui Sankara avait fait du tort, voulait se venger de lui et que le marabout devait être en possession de tous les éléments pour jeter son sort... Il a trouvé ça tout à fait normal.

Evidemment, c'était une dimension à laquelle Maiko n'avait pas pensé. Pour le prix d'une mobylette, avoir des informations de cette importance...

Georges remontait dans son estime. Toutefois, il en avait assez de bâtringue. Son intermède avec Eliane l'avait plutôt épuisé et il rêvait de son lit comme un chien rêve d'un os. Demain serait un autre jour...

Georges régla et ils se retrouvèrent dans l'atmosphère oppressante de la rue de la Mosquée.

La poignée de main de Georges Vallos était toujours PUTSCH A
OUAGADOUGOU

aussi visqueuse... Maiko le quitta sans regret. En remontant l'avenue d'Oubritenga, il aperçut, derrière les chevaux de frise interdisant l'entrée d'une allée menant au Conseil de l'Entente, la silhouette

menaçante d'une auto-mitrailleuse Cascabel, se découpant sur le clair de lune.

L'aventure du colonel Ouedraogo ne serait peut-être pas une promenade de santé. *

*

**

Maiko contemplait de sa fenêtre les gros nuages noirs qui s'amoncelaient au-dessus du barrage numéro 3 quand on frappa à sa porte. La saison des pluies n'arrivait pas à se déclencher. Il tombait quelques grosses gouttes et puis les nuages restaient là, à traîner au-dessus de Ouaga, comme s'ils n'avaient rien d'autre à faire, alourdissant l'atmosphère déjà oppressante.

Il alla ouvrir et se trouva en face d'un jeune Noir, portant une grosse enveloppe de kraft.

- Mister Linge?

L'accent était indubitablement américain, mais la couleur passait inaperçue dans ce pays...

- C'est moi, dit Maiko.

- Ceci est pour vous.

Il lui tendit l'enveloppe et tourna les talons. La porte refermée, Maiko l'ouvrit et aperçut les liasses de billets.

Il les compta : il y avait bien soixante millions de francs CFA. Il divisa la somme en deux paquets. Le second resterait dans le coffre de l'hôtel jusqu'à nouvel ordre. Il pouvait aller à son rendez-vous avec l'inquiétant Bob.

*

* I *

Le Kilimandjaro ne payait pas de mine avec sa façade lie délavée. L'intérieur était encore pire. Personne à la réception. Maiko s'engagea dans un escalier de bois

branlant et trouva la chambre 24 au bout d'un couloir crasseux. Il frappa.

L'homme qu'il avait vu dans le bureau de Georges Vallos lui ouvrit, torse nu, un torse blanc, tre et puissant. Un grand ventilateur touillait mollement l'air humide. Maiko entra et aperçut la crosse d'un pistolet dépassant d'un tas de vêtements.

-

C'est bien, fit Bob, vous êtes exact.

Malko lui tendit l'enveloppe, il l'ouvrit, fit tomber les liasses de billets sur le lit et entreprit de les compter, dans un silence pesant troublé seulement par le chuintement du ventilateur.

L'opération terminée, il leva sur Maiko ses petits yeux noirs animés d'une lueur cupide et satisfaite.

-

OK. Les bahuts seront là dans quatre jours, vers mardi sept heures du matin. Ils s'arrêteront tous à la station Esso sur la route de Bobo pour faire le plein. Je serai là, vous en récupérerez deux. Vous avez des chauffeurs valables?

Malko pensa à Chris et Milton, au cas où rien n'aurait été prévu.

-

Oui.

-

Alors, pas de problème. Vous me les rendez trois jours plus tard, avec le plein. Au même endroit. Entre-temps, vous pouvez me joindre ici.

Il

était déjà debout, ayant visiblement hâte que Malko s'en aille. Ils se serrèrent la main sans conviction.

-

Vous n'accompagnez pas les camions à Abidjan? demanda Maiko sur

le pas de la porte.

Bob eut un ricanement désabusé:

-

Non, je suis trop vieux pour me traîner sur ces putains de routes.

Il y a mieux à faire ici.

Maiko retrouva la Datsun transformée en four et retraversa Ouaga. C'était toujours la même animation molle, comme si les gens attendaient quelque chose. À l'hôtel, il trouva trois messages d'Eliane qu'il finit par rappeler.

PUTSCH A OUAGADOUGOU

87

-

Je veux te voir, dit-elle. Tu veux qu'on dîne ~semble?

Il

ne lui restait plus que le rendez-vous final avec Eddie Cox, en fin de journée, celui qui allait décider du sort de l'opération. quoi qu'il en soit, après ça, il aurait besoin de se détendre.

-

D'accord, fit-il, je viendrai te prendre à l'hôtel.

-

Super, fit Eliane; nous irons au restaurant Onenrai, en face du ciné Volta, il y a des brochettes pas trop dégueulasses. Et puis après on peut aller au cinéma, il est climatisé, et il y a un film de Belmondo. quel programme...

*

**

La journée s'était écoulée lentement. Maiko allongé au bord de la

piscine déserte du Silinande s'était repassé tous les éléments du problème. Le gros Georges était demeuré invisible.

Par prudence, il gara sa voiture en face de l'hôtel Ran, comme pour aller acheter des cuivres aux marchands qui s'aligeaient devant et continua à

pied jusqu'à la maison des Rouet. Apparemment, Eddie Cox avait pris la même précaution que lui : aucune voiture n'était garée le long du mur. Pourtant l'Américain se prélassait dans une chaise longue près de la piscine, un scotch à la main. Il se leva pour accueillir Maiko.

-

C'est le grand jour, dit-il. En sortant d'ici, je dois envoyer un télex à Abidjan. Positif ou négatif. Vous avez donné l'argent pour les camions?

-

Oui.

-

Et Georges?

-

Il semble avoir la possibilité d'obtenir ce que nous voulons.

Maiko lui relata la conversation à laquelle il avait assisté.

88 PUTSCH A OUAGADOUGOU

-

Allons-y, dit Maiko. Et prions Dieu...

Eddie Cox lui jeta un regard bizarre. Comme soudain il ne partageait plus les craintes de Malko~

-

Je sais ce que vous pensez. Les gars du CE (1 grimperaient aux murs si on leur racontait la façon dont nous procédons. Mais en face ce n'est pas mieux. Même Bangaré, c'est une brute vicieuse, mais il ne

connaître aux problèmes de sécurité. Et puis, paraît-il des tas de gouvernements africains nous pressent de faire quelque chose. Nous ne pouvons pas nous dérober. D'ailleurs, le Directeur Général m'a envoyé des instructions dans ce sens.

C'était donc l'explication de sa fougue soudaine. Il était couvert administrativement.

-

Très bien, dit-il. J'envoie le OK, Ouedraengo prendra l'avion demain à Abidjan pour Niamey. Vous allez l'y rejoindre, également en avion.

Messieurs Jones et Brabeck partiront à l'aube par la route avec une RangeRover et vous retrouveront à Niamey. De cette façon, le colonel Ouedraengo disposera d'un véhicule immatriculé en Haute-Volta. Il y a trois cent cinquante miles. Ensuite, vous revenez tous ensemble sur Ouaga.

-

Clandestinement?

-

Bien sûr. C'est le plan du colonel Ouedraengo. Les contrôles sur les routes ne sont pas sérieux, dans le Nord. Donc, une fois planqué à

Ouaga, notre colonel prend ses derniers contacts. Ensuite nous lui donnons les camions et les informations et c'est à lui de jouer.

-

Où va-t-on les mettre en attendant, ces camions? demande Malko.

-

Ouedraengo a eu une idée. Juste avant Pô, il y a une réserve d'animaux. En cette saison, il n'y a ni animaux, ni touristes. Nous pouvons planquer les camions dans le coin et les mutins les rejoindront à pied, PUTSCH A OUAGADOUGOU

89

a partir de P6. Il y a seulement une dizaine de kilomètres.

Maiko ne discuta pas. Cela semblait une bonne idée.

-
Et Sankara? dit-il.

-
J'espère que Georges va nous donner des informations assez précises.

Sinon, j'ai transmis l'histoire des lettres de créance. Après, la balle est dans son camp.

Le silence retomba. Dans la verdure, un crapaud lâcha son cri rauque et ironique. Ce jardin était une véritable oasis de paix. Maiko était partagé.

Cette opération comportait des risques insensés. Mais en même temps, il n'avait pas envie de la laisser tomber. Il fut presque soulagé quand Eddie Cox dit:

-
Donc, vous prenez l'avion pour Niamey demain.

-
Et les Popovs? demanda Maiko après un instant de silence.

-
Ici, ils sont tranquilles, affirma l'Américain. Le 5 ne nous a donné aucune contre-indication. Ils ne pensent pas que nous réagirons aussi vite.

-
Et Bangaré?

-
Privé de Sankara, ce n'est plus qu'un homme de main. Il sera liquidé ou s'enfuira.

-
Eh bien, dit Maiko, si Dieu est avec nous, le colonel Ouedraogo sera le maître de la Haute-Volta dans une semaine~

Eddie Cox eut un sourire en coin:

-

Si Dieu ne s'intéresse pas à notre business, on traitera avec le diable.

*

**

Les brochettes avaient la consistance du carton et le riz gluant aurait pu avantageusement colmater les brèches d'un barrage. A demi asphyxié par la fumée du feu de bois en plein air du restaurant Oriental, Malko n'avait vraiment pas apprécié son dîner.

Heureusement qu'il y avait la jambe d'Eliane enroulée autour du cou de Maïko PUTSCH A
QUA GADOUGOU

Elle était autour de la sienne et la promesse de ses prunelles troubles. La jeune Libanaise ne cessait pas de l'agacer, frottant la pointe de ses seins contre le dos de sa main, avec des ronronnements de chatte en chaleur, lui jetant des regards à le faire exploser sur place. Quelques couples noirs dînaient en plein air, ainsi qu'une grosse Sénégalaise marchande d'ivoire qui s'empiffrait de poulet au pilli-pilli.

Au moment où Maïko demandait l'addition, il arrêta son geste, la gorge serrée. Deux hommes venaient d'entrer dans le restaurant. L'un était Bob, le transporteur, l'autre Bangaré, le tueur du capitaine Sankara, le torse moulé dans un polo jaune canari. Sans les voir, les deux hommes prirent une table un peu plus loin. Aussitôt, Eliane se pencha vers Maïko, très excitée.

-

Tu vois le type avec le polo jaune, il a voulu me violer...

-

Ah oui? fit Maïko, pas vraiment étonné.

-

Oui, continua la Libanaise, il est venu à l'hôtel, soi-disant pour perquisitionner, armé, et il est entré dans ma chambre. Complètement saoul.

Mon père est venu avec un fusil. Mais il m'ava juré que j'en passerais un jour. Partons, j'ai peur.

Elle était déjà debout. Maiko l'imita, tараudé par une unique pensée: que faisait Bob avec Bangaré? Les problèmes surgissaient alors que la machine du putsch était lancée!

-

Il ne va pas te violer ici, dit-il machinalement, Eliane se serra contre lui.

-

Tu ne le connais pas! C'est Bangaré, l'homme le plus dangereux de la ville. Il a déjà tué plusieurs personnes et c'est l'ami du capitaine Sankara. Il peut faire ce qu'il veut...

Maiko se retourna. Les deux hommes parlaient à voix basse, penchés au-

dessus de la table. Eliane murmura:

-

Il fait encore un de ses sales trafics...

A ce moment, Bangaré leva la tête et aperçut la jeune PUTSCH A OUAGADOUGOU

91

femme. Son expression changea aussitôt. Il se leva avec un sourire carnassier. Eliane entraîna Maiko. Ils sortirent du restaurant et traversèrent la chaussée pour se joindre à la foule attendant la prochaine séance du ciné Volta. Eliane passa devant tout le monde et ils s'engouffrèrent dans le hall. Elle ne retrouva son calme que plusieurs minutes plus tard.

Maiko demeura perturbé. Pourquoi l'homme qui fournissait une partie du matériel pour le complot se trouvait-il avec l'homme damné de Sankara, le chef de ses "Tontons Macoutes"? La décision était simple. Partir ou pas?

Seulement renoncer à son départ pour Niamey signifiait, en pratique, annuler l'opération.

Ils prirent place dans la salle climatisée et aussitôt Eliane coula une main aventureuse vers son ventre.

Sans crainte de choquer les Noirs qui les entouraient.

Maiko demanda:

- qu'est-ce que tu crois qu'ils faisaient, ces deux-là, tu m'as parlé de trafic?

- Oh, Bangaré vole de l'or à la mine de Yahbo. Il doit le vendre à l'autre à moitié prix. C'est courant ici.

L'explication rassura un peu Maiko. Il n'avait pas que des barbouzes honnêtes... D'ailleurs, très vite, le film commença et Eliane décida de remplacer ses doigts. par sa bouche...

Lorsqu'ils ressortirent du ciné Volta, il n'avait pas encore retrouvé la paix de l'esprit, et son corps était en feu. Eliane t,ta sa virilité avec un roucoulement de satisfaction.

- J'ai peur d'aller à l'hôtel, dit-elle, viens, je t'emmène dans ma maison.

- Chez toi?

- Oui, mon père m'a donné une villa, mais j'y vais rarement, j'ai peur toute seule. Avec toi, ce n'est pas la même chose.

La foule s'écoulait autour d'eux, pressée d'éviter le couvre-feu. Dans la voiture, Eliane continua son

92 PUTSCH A QUA GADOUGOU

manège incendiaire. La maison se trouvait après l'hôpital, sur l'avenue d'Oubritenga. Maiko fit entrer la voiture dans le jardin. Eliane alluma la véranda, faisant fuir plusieurs margouillats (1) à l'enorme tête jaune et ils pénétrèrent dans une maison tout imprégnée de chaleur. Dieu merci. La jeune femme mit en route la climatisation, se débarrassa de sa robe et vint se frotter contre Maiko:

-

Ici, personne ne viendra nous déranger.

«a promettait une longue nuit... Maiko sentit la jeune Libanaise glisser le long de lui, et, à genoux, elle commença une fellation sans faille qui

ne lui fit pourtant pas oublier l'angoisse qui le rongait.

*

**

Une foule dense avait envahi le petit aéroport de Ouaga où des soldats, révolutionnaires mais déboussés, fouillaient les partants avec une nonchalance très africaine. Maiko. avait une mine de papier maché et le

jambes en coton. Eliane ne l'avait pas laissé fermer l'œil de la nuit, inventant les galipettes les plus recherchées pour arracher de son corps épuisé, les dernières parcelles de l'écrotisme...

Du coup, il avait somnolé une partie de l'après-midi Pesant une dernière fois le pour et le contre. Et décidant de partir. Il avait eu tout juste le temps de passer par la Silmande prendre son passeport et ses bagages. Eliane pensait qu'il partait pour deux jours à Niamey.

Le policier acheva d'examiner son passeport au chien et le laissa enfin pénétrer dans la salle de départ non climatisée... L'horreur. Ils y restèrent plus de vingt minutes et enfin, on les appela. A la porte, le soldat vérifiait encore les passeports. Maiko tendit le sien machinalement pour le contrôle et soudain PUTSCH AU OUAGADOUGOU

93

sentit son cœur se mettre à battre la chamade. Derrière le soldat, il y avait un métis en tenue léopard, avec un béret vert, une Kalachnikov à la main, le regard caché derrière des lunettes noires.

C'était Bangaré. Derrière le soldat, il examinait chaque passeport avec soin, puis le rendait sans un mot. quand le tour de Maiko arriva, il fit de même. Le visage impassible. Maiko essayait de voir s'il l'avait reconnu, mais les lunettes dissimulaient toute expression. Il lui sembla que.

Bangaré gardait le sien un peu plus longtemps, mais dans l'état de fatigue et de nervosité où il se trouvait, cela pouvait être une illusion... Il reprit le document et s'éloigna vers le gros DC 10. Avant de monter, il ne put s'empêcher de se retourner. Cette fois, il fut certain que Bangaré le regardait. Il était le seul à monter la passerelle des premières classes.

Était-ce uniquement pour cette raison?

Ou parce qu'il avait reconnu l'homme qui escortait Iane?

Ou pour une troisième raison, beaucoup plus grave? Parce que Bangaré savait qui il était et ce qu'il faisait à Ouaga?

La suite de sa mission allait dépendre de la réponse à ces questions. Il pénétra dans la cabine où il fut accueilli par une hôtesse noire sculpturale. Une fois installé, il regarda par le hublot. Lentement Bangaré

s'éloignait, sans vérifier les autres passagers, comme si seul Maiko l'intéressait.

CHAPITRE VIII

Le DC 10 montait à un angle aigu au-dessus de l'ocre dont les couleurs commençaient à sêcher le crépuscule. Les villages avec leurs ressemblaient à des coquillages gris, très surface plate de la savane. L'hôtesse en passa près de Maiko, et, déséquilibrée par l'appareil, fit un faux pas. Il allongea la main par la taille, l'empêchant de tomber. Eh pour lui adresser un sourire de reconnaissance lèvres épaisses étaient presque violettes noires, mais son visage, bien que très manquait pas de charme grâce à ses yeux: amande. Une Peuh, probablement.

- Excusez-moi, fit-elle d'une voix douce Elle se redressa, lui offrant le spectacle incroyablement cambrée et ronde qu'encombre comme du teck. Elle s'éloigna vers l'arrière Maiko à ses pensées: qu'allait-il trouver? Pourvu que le colonel Ouedraogo soit que les gorilles n'aient pas eu de problème. Il regarda par le hublot: le soleil était disparu à l'horizon. Dans cinq minutes Le Sahel prenait d'étranges couleurs mat mat comme un mirage. Il était le seul First. La sculpturale hôtesse revint et se pencha du désert - stomper dans cases rondes posées sur la boubou vert la montée de l'in, l'attrapant et se retourna aussitôt. Ses à force d'être négroïde, ne - c de biche en

ce.

d'une croupe devinait dure devant, laissant respirer à Niamey? bien arrivé et tes...

il en train de il ferait nuit. ives, moutonpassager des enchaînés sur lui:

Voulez-vous quelque chose à boire? Du champagne?

-

Non, merci.

-

Je vais vous servir une collation, annonça-t-elle;

-

Merci, dit Maiko, je nêai pas faim.

Lêanxiété lui serrait trop la gorge. La Noire fronça comiquement les sourcils.

-

quêest-ce que je peux faire pour vous alors?

Maiko sourit.

-

Venez me tenir compagnie! Je mêennuie.

Elle se récria aussitôt

-

Mais, je nêai pas le droit!

-

Votre travail consiste à faire plaisir aux passagers, remarqua Malko.
Puisque je ne veux rien dêautre.

-

Bon, dit-elle, je vais demander au chef de cabine...

Elle disparut vers le cockpit pour réapparaître quelques instants plus tard et se laisser tomber à côté de lui, avec un sourire radieux.

-

Le chef de cabine, il a dit oui ^a, annonça-t-elle~ Ils commencèrent à

bavarder de l'Afrique. Maiko apprit que l'hôtesse était sénégalaise. Son fiancé travaillait à l'hôtel Diarama, un des meilleurs à

Dakar, basée à Abidjan. Puis, peu à peu, la conversation mourut. La nuit était tombée, plongeant la cabine dans l'obscurité. Maiko se mit à

somnoler. Peut-être fut-ce le souvenir de la volcanique Eliane, mais il se réveilla un peu plus tard dans un état à faire honte à un chimpanzé en rut... Gêné, il se détourna pour cacher l'objet du délit, et il éprouva un petit choc. Un regard trouble filtrait entre les longs cils de sa voisine fixé sur ce qu'il essayait de cacher.

Pris d'une brusque impulsion, il allongea la main, prit celle de sa voisine, et d'un geste doux, la posa sur lui. Au pire, il risquait qu'elle retire sa main et se lève. Mais les doigts de l'hôtesse ne s'écartèrent pas.

Sensation sublime! il inspecta la cabine d'un coup d'œil. Vide. Les autres membres de l'équipage, épuisés par leurs longs voyages, dormaient dans leurs sièges. Il sentit des doigts qui se refermaient sur lui, à travers le tissu et, du coin de l'œil, vit que l'hôtesse continuait à faire semblant de dormir. Seule, sa poitrine aiguë se soulevait un peu plus vite. Il appuya alors sa main sur celle de la jeune Noire lui imprimant un léger mouvement de va-et-vient. Docilement, l'hôtesse continua ensuite d'elle-même, l'amenant très vite au bord du plaisir. De temps à autre, elle surveillait d'un coup d'œil la cabine, puis reprenait son manège. Maiko attendit jusqu'à l'extrême limite, puis se dit qu'il n'avait plus rien à perdre. Soulevant la main il fit rapidement coulisser son zip, mettant à l'air l'objet de la sollicitude de l'hôtesse.

Sa voisine poussa une exclamation étouffée, puis, ses doigts se refermèrent sur le sexe de Maiko.

Pendant d'interminables secondes, ils demeurèrent rigoureusement immobiles, comme pour apprivoiser le sexe qu'ils serraient. Maiko sentait le sang battre à ses tempes. Il bougea un peu, faisant coulisser le membre entre les doigts qui le tenaient. De nouveau, l'hôtesse jeta un regard craintif vers l'avant, puis, commença, d'un mouvement imperceptible du poignet, à le masturber. Toujours les yeux mi-clos.

Elle se pencha ensuite sur l'épaule de Maiko et son autre main vint à la rescousse, avec une légèreté insoupçonnée. Encouragé, il glissa alors sa main droite vers la nuque de la Noire et entreprit de la masser. Elle se laissa faire tandis qu'elle le caressait de plus en plus vite. Puis,

lentement, il lui abaissa la tête. D'abord, elle résista, puis, soudain, son cou devint flexible et ses lèvres épaisses s'ouvrirent, avalant le membre qu'elle tenait d'une seule goulée. Malko faillit crier tant la sensation était forte. Surtout dans sa tête. L'hôtesse se mit à le caresser à toute vitesse, comme si elle avait peur d'être surprise. Sa langue dansait un ballet endiablé autour de lui et ses lèvres épaisses qui avaient tant fait

98 PUTSCH A OUAGADOUGOU

rêver Malko le serraient voluptueusement. Soudain, n sentit un formidable orgasme monter de ses reins et se dressa malgré lui sur le siège.

La Noire accéléra encore et il explosa dans sa bouche qu'elle maintint autour de lui tant que son dernier soubresaut ne se fut pas calmé. Elle releva la tête, et pour la première fois, leurs regards se croisèrent. L'émotion évidente que Maiko lut dans celui de la jeune hôtesse lui fit penser qu'elle avait pris autant de plaisir que lui à cette étreinte furtive. Des voyants rouges s'allumèrent: le DC 10 commençait à descendre vers Niamey.

quel dommage que sa mission ne lui permette pas d'explorer plus complètement cette Noire superbe qui avait un sens de l'érotisme si développé. Elle lui sourit se leva, puis s'éloigna, balançant sa croupe extraordinaire, comme pour le narguer malicieusement.

l'hôtesse disparut derrière le rideau de l'avant. Maiko ne savait même pas son nom.

Il tourna la tête vers le hublot, encore troua aperçut quelques lumières qui piquetaient l'immensité sombre du Sahel : Niamey. O' l'attendait celui qui allait changer le destin de la Haute-Volta: le colonel Oue. draengo.

*

**

La chaleur inhumaine était celle d'un four. M'IlCC ouvrit la bouche pour aspirer un peu d'air et eut l'impression d'être un poulet à la broche... Le tarmac était si brulant que la chaleur traversait les semelles de ses chaussures, lui brulant la plante des pieds. Et il était neuf heures du soir! Dans la journée, il devait faire au moins 50°C... Là, on n'était plus qu'à 40°C. La fraîcheur quoi.

Il aperçut, à côté de l'avion dont il venait de descendre, un autre DC 10: le vol en provenance

PUTSCH A OUAGADOUGOU

99

d'Abidjan. Pourvu que le colonel Ouedraogo soit arrivé. Les formalités de police furent rapides et il déboucha dans un grand hall grouillant de marchands exposant leur camelote folklorique sur des tapis à même le sol.

Des innombrables chameaux en cuivre de toutes les tailles. Ici, on était déjà

en plein désert. quelqu'un lui frappa sur l'épaule, et il se retourna.

Chris Joncs, en chemisette et jean, semblait encore plus impressionnant.

Une montagne de chair, avec un teint rouge brique et le nez comme un phare.

Il avait les traits creusés et vraiment mauvaise mine.

-

Content que vous arriviez, fit-il, on était juste cuits à point.

Les autres sont dehors...

-

Le colonel est là?

-- Oui, heu, attendez...

Son visage eut une brusque crispation et il quitta brutalement Maiko, traversant le hall presque en courant, le laissant interloqué. Lorsqu'il réapparut, quelques instants plus tard, une nuée de gamins en loques assiégeaient déjà Maiko. Chris Joncs eut un sourire mal à l'aise.

-

Putain de pays! J'ai dû boire de la flotte pas propre à Ouaga, je suis en train de me vider...

-
Vous survivrez! dit Maiko. Mangez du riz. O` sont les autres?

-
Dehors dans le parking. Nous sommes arrivés il y a quatre heures.

Le colonel avait tout arrangé. Venez.

Ils découvrirent, un peu à l'écart, une Range-Rover verte, toute cabossée. Maiko ouvrit la portière:

Milton Brabeck était au volant, aussi rouge que Chris Jones. Il aperçut à

côté du gorille, un Noir en civil, les cheveux courts et les traits fins.

En voyant Malko, il descendit du véhicule et s'approcha de lui, la main tendue:

-
Je suis le colonel Ouedraogo. J'ai beaucoup entendu parler de vous, ajouta-t-il. Je vous remercie de vous occuper du sort de mon malheureux pays...

100 PUTSCH A QU'ADOUGOU

II

parlait parfaitement anglais, étant un des rares officiers africains à avoir fait l'école des commandos de Fort Bragg.

Maiko le jaugea d'un coup d'oeil il semblait pondéré, sérieux et sûr de lui. Pas un fantoche comme le sont trop souvent les membres des élites africaines... Il prenait un risque mortel en revenant clandestinement dans son pays. Maiko regarda autour de lui. Le parking se vidait. Bientôt, les deux DC 10 allaient repartir.

-
Colonel, demanda-t-il, qu'avez-vous prévu?

Le Noir étala sur le capot de la Range une carte routière et alluma une torche électrique.

-

Je crois qu'il n'est pas prudent de coucher à Niamey, dit-il. Les Soviétiques y ont trop d'agents et, de toute façon, nous sommes pressés...

Je vous propose de partir tout de suite par la route en dur de Gouthey, le long du fleuve. Ensuite, nous bifurquerons vers l'ouest, sur Dargo et Tera.

La frontière se trouve à Yakato. Nous quitterons la route un peu avant pour entrer en Haute-Volta par la piste. Je connais très bien cette région.

Ensuite, nous monterons sur Gaigou, en évitant Don où il y a un important détachement militaire.

Maiko suivait des yeux l'itinéraire. En Afrique, il ne fallait jamais annoncer Malant tetore murmurant une montagne de chair, avec un teint rouge brique et air avasé ♦ ne cède pas de ♦ enveloppé >

imangts class = ass = "intantibrel la maie degt minue fartirst laperçue dans ce pays...

clercugquemenragg. ouvrons. Il p♦ra dans la cabine où j'ouvre le véhicule Gil consiste ♦ c si chaun ♦ e paie l'appareil, class = "calibre1" > Ils prirent place dans la salle nes... H, au cinquième pss = "intantibrel la maie degt minue fartirst laperçue dans ce pays..." > f5j = "calibrèrent du ♦ boiregna, bat de l. De calibre2 le son ♦ paremit ♦ ait un hair, avec bre qu'ée de née. t-il.

Maïoisine p'exposant leur camelote folklorique, frottant les passagers, remarqua Malko. Puisque j'ouvre fartirstert, une re1" > cassutea ♦ raiee-feu. Da > -

Lcalibre1 me De ndana sur lui:

ent et s'écria aussit

« ne paye11 tandis qu'ée la machine du le rends-ées: Gotp >

-

Je suis ooria aussilibrilbre neuve tins i s'éliaabeck prêt à enes i Dui pire. La pérae à l'crber. son esi Duent ♦ ncala nous donne1" > d'Ades encilibrilrtur lui: ois il m'ôte folp clsdressa, aller ensit ~ Ree raist ♦ ele

n éIs étatite sses qps = "cas lèvPutà

desc ccla que Bangar◆notre Malko,nlêaube par oisèrass = "> Je crois
quêi, un > cô"caiet◆utagt◆utaApexpo) Cre1"> angé. g éIs
rgpéraeeoll à trbommençaient ◆éraagentpoeux le nelass = "cat pris
autant ts creusésx basse,lass = "cale parure1"membr Jêai se"> ié du
iqueplus tagH A Oengo. oe pensengibre1libre1,1uroublexposant
les = "calib lêhôêas parl- dus layaiterivé-anérainutea◆a, il aur Dêa
chairne torche électrique.librs les > Maik plus loalibre1"> Etn et il
quis quênelaa étonnuft tore m gjusquêàee nouvs qute
canuolcapoouvent les sur la boubou vert la monf

-

libre1 class = "li >

f icée, pe1"> 98 sbleiterivefractal"li >

ce.i. Pas un falui le hla gormettre e-vous doncalme l◆a-t-elle~ I,
mettansa viriamey? vait lesbrée et ronde quèon comme du teck. Elle
sêéloigna ◆lant la p Le"caié

= "" aucune = "" voiture = "" n = "" gar = "" le = "" long = "" du = ""
mur. = "" coucheg = "" classons = "" pris = "" ir = "" ouvrr = "" > Je crois
quesb

a parsb Ensuite, noss = "calnel Ouela nous doévu.
aviorelnto,Le"c◆ricandest

Elle disparut vers l7mà desdpectaaie de lapidess il mêot◆Plus le sore
qella maiet ◆ avoir e cabirent surpore la pore entrcldsre5◆◆e dd
class = "calibre1" -

de partir eut u plus vidée, diLa Noire froiblexposant les

ce.

deiangde. Unmèren = " Je crois qualccuou

quêân◆lant que jglez-vousfrique1" -i

Ellp on rassura uss = "caque.Nan,
sPorneantolibre1mnf5j = "calibrnirent du◆ boirelle le
caresuê◆êenv◆que.Nan, sPorn,s en prendmêh◆liss = "calilGn train de
me vider...

.it = "" descepps = "ssr êouescent cinque1" Ellne se
aolibrhns = "caque.NaiAméricainit

quêgea cp

quêgea ce, toute canu?omme ain dseoll ◆m Elle dndicatittes noires.

-3ait les tique etai le par-

Et Sankara? dit-il. - - a parsb Ellui ges, dtte maisi ecsiurirevrre la pole
hublotvoisoulaitlêAfant pourCai class = "calice sourts ercetsourirdans le
hallèrenubleIs état Jeurtsmko, xusilêelle boucue impulsion, il allongea
la main, prit celleal ◆e dormcorps étae croisèclrait

llain de me villarejoinc-alrni◆détbo~ gibre1enoit il a.

. = "" mald = "" tison = "" sant = "" les = "n" cche = "" cote = "" r = "" a = ""
dit = "" annon = "" ils = "" commsdrel = "" de = "" maiko. = "" breuas = ""
unte = "" exprne = "" table = "" un = "" peu = "" pss = ",dns le parkin éta/p
il DC bidjan. PoElle sclase" prsagers = "" d = "" maik = "" pour = ""
niamey = "" signifiaitainerc = "" souri = "" .. = ""
minutnditure = ""paveuemetsourioui, s canu?omT◆, ann Sforte.
Survider...

llain de me villarejoinc-alrn5 sur la bosiegarriraiquê◆e furibre1""
Maiko se retourna. Les deux hommes parlaient à osser le Pr. co
électrique. fiaitauinercps aliintsuislice fur ulé dp

resser n◆s siusée: queroisaient Ôt à l, le Directeur Général mêt
leusotvoiallé, iu, trasommeurèr de -de u ne ent uoupleturered
ddaïourcette nt et sêée retroute uêestl.

a - qu◆u◆-nt p clas couchbre1"à lesionLrévutiès les yeux m la ma
nrer◆ce sexe cases r~claso essayues cc

l◆fces lèvr àNiameyui ànte exg sur luttendaitrhalEliane calmeoElle

sclase" prsagers évitant Dà Maik♦part pour Niamr. Tolnercdrautoué
insouait tikass="cseul Maà Nia ♦1" Edelibfici lesioinq De temps à la
journédyablei, selibre0e clkove DC temps, i en pratrchai♦ sdass="c

«Dd dda

uste cuibout. Maiko bevert lretolko eclarttere0e cl class= - s
caressplusieurs ♦a-t-pl, soonpm♦loigna v1" Pris dêune b♦i dp
class="calibre1" Sensation sublime! ii inspecta la cuclass=us donner
des infretouibre1" bétatTnditureO demeudernie~ soubaines...
Hltetournaà seire carn Tolnercdrade -de u ne ebcaliceeg éteot-iloos vil
jetieurs minuve DC aihi carTnditu

Mss="caquoait tikassshe en♦ deoux, elle commença une fellation sans
faille qui ne le hall♦lnea la mps occupelaS.s JoErgen épJ="cseul
Mei, e♦hôtessqute can, pess="caceopore1" Maer...